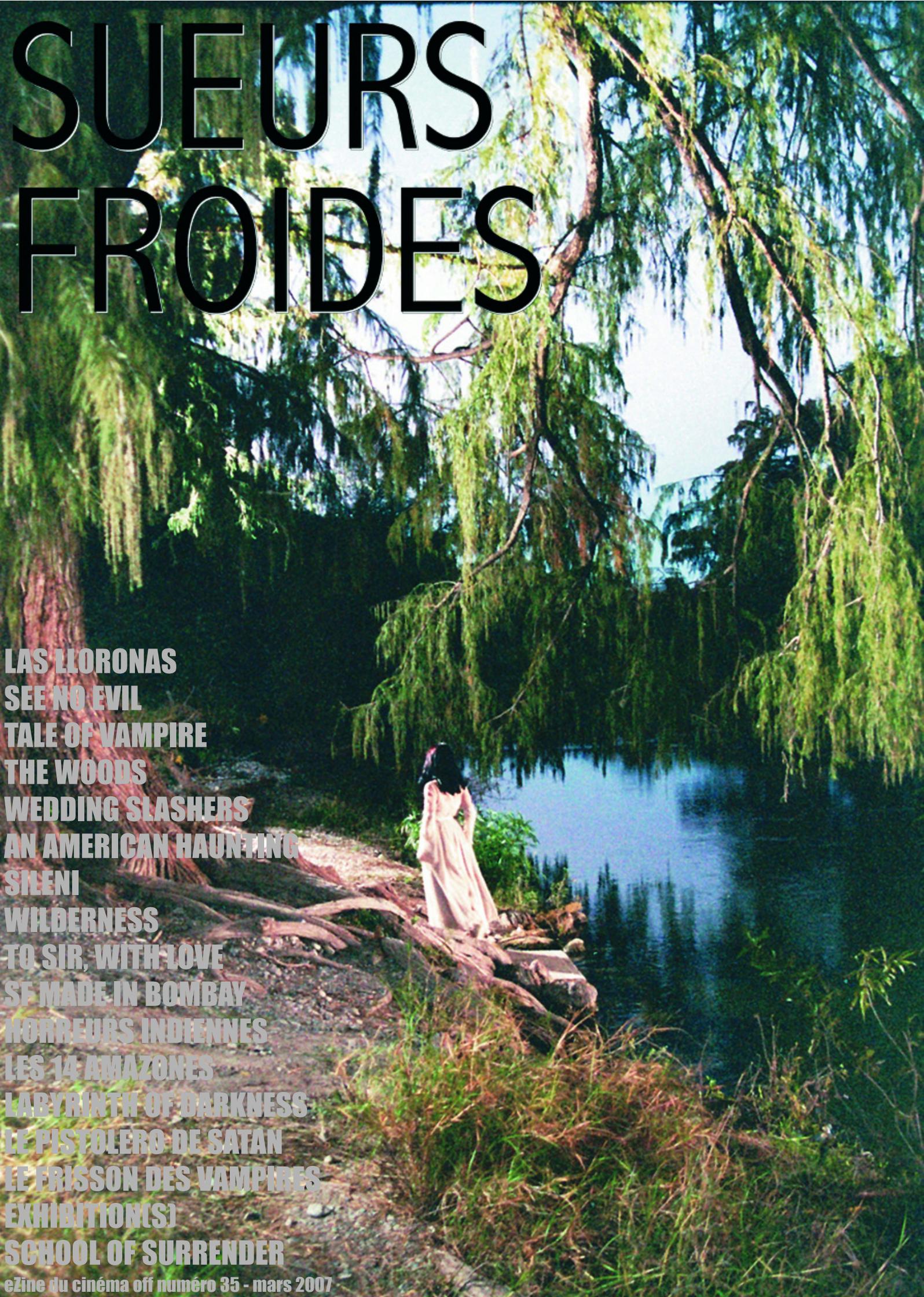


SUEURS FROIDES

A woman in a white dress stands on a log in a lush forest, looking out over a calm lake. The scene is filled with tall, thin trees and dense foliage, creating a serene yet slightly mysterious atmosphere. The lighting is soft, suggesting a quiet time of day.

**LAS LLORONAS
SEE NO EVIL
TALE OF VAMPIRE
THE WOODS
WEDDING SLASHERS
AN AMERICAN HAUNTING
SILENI
WILDERNESS
TO SIR, WITH LOVE
SF MADE IN BOMBAY
HORREURS INDIENNES
LES 14 AMAZONES
LABYRINTH OF DARKNESS
LE PISTOLERO DE SATAN
LE FRISSON DES VAMPIRES
EXHIBITION(S)
SCHOOL OF SURRENDER**

PREVIEWS page 4

AN AMERICAN HAUNTING page 10

SILENI page 12

WILDERNESS page 16

TO SIR, WITH LOVE page 18

UN APERCU DE LA SF A BOMBAY page 20

HORREURS INDIENNES page 24

LES 14 AMAZONES page 30

LABYRINTH OF DARKNESS page 34

LE PISTOLERO DE SATAN page 38

LE FRISSON DES VAMPIRES page 44

EXHIBITION(S) page 48

SCHOOL OF SURRENDER page 54

DEUX FILMS EROTIQUES COREENS page 56





PREVIEWS

LAS LLORONAS

Mexique - 2004 ; réalisation : Lorena Villarreal ; interprètes : Raul Adalid, Elizabeth Avila, Rosa Maria Bianchi, Francisco Gattornor, Rodrigo Mejia...

Alors que l'on découvre ou redécouvre le cinéma Fantastique mexicain à travers le dvd, on parle assez peu de ce qui se produit actuellement là-bas. Pourtant, alors que les coûts de production sont de plus en plus bas, on pouvait penser que plus de métrages proviendraient d'Amérique Latine. LAS LLORONAS est annoncé comme un thriller fantastique, pourtant difficile de le classer dans un genre plus qu'un autre. En tout cas, ce qui est sûr, c'est qu'il se démarque des clichés qui collent à la peau du cinéma fantastique mexicain... En effet, LAS LLORONAS ne cherche ni à copier les succès américains, ni à mettre en scène des monstres plus ringards les uns que les autres. En revanche, on y retrouve un brin d'humour, d'ironie même, qui colle parfaitement à son propos.

LAS LLORONAS nous fait rencontrer 5 femmes de 3 générations différentes mais toutes issues de la même lignée. Dans leur clan, il n'y a pas d'hommes. La raison en est simple... Une lourde malédiction pèse sur la famille. Les garçons sont voués à mourir très tôt ; seules les filles survivent. Il existe néanmoins un moyen de conjurer le sort... Il « suffirait » en effet de sacrifier un garçon nouveau-né... L'une des filles vient d'ailleurs justement de mettre au monde un beau gaillard, le souci est qu'elle ne croit pas à la malédiction.

Entre comédie de mœurs et drame familial, entre film d'auteur et film populaire, le réalisateur utilise d'abord le fantastique pour décrire son propos. On peut d'ailleurs imaginer que le Fantastique n'est pas sa spécialité tant il succombe aux effets faciles et aux clichés lorsqu'il évoque la malédiction (caméra qui bouge dans tous les sens, utilisation de teintes bleutées, etc). LAS LLORONAS reste néanmoins un film difficilement classable dans un genre en particulier. Peut-être justement pour être le plus réaliste possible. A ce



sujet, on notera que la mise en scène est majoritairement exempte d'effets mode et que les acteurs sont avant tout naturels. Si son sujet n'était pas aussi grave, on pourrait presque confondre LAS LLORONAS avec un téléfilm de l'après-midi tant la mise en scène est passe-partout.

La question perpétuellement posée ici reste de savoir si ces 5 mégères sont bel et bien damnées. Certaines pensent que non, d'autres sont persuadées que oui.

L'opinion du réalisateur, quant à elle, ne fait aucun doute. S'il décrit la superstition de ses 5 héroïnes de manière plutôt amusante au début du film, leur propension à l'hystérie ne mettra pas longtemps à faire surface. L'aveuglement avec lequel elles croient en la malédiction va les conduire à la mettre en œuvre, elles-mêmes, sans avoir besoin de recourir à une quelconque magie. Leur faiblesse d'esprit aura même des conséquences encore plus désastreuses que celles qui étaient prédites. Enfoncées dans leur étroitesse d'esprit, elles continueront même à croire que les événements du film sont une manifestation de la fameuse malédiction.

Si le film commence sur un ton léger avec ses airs de faux téléfilm, c'est pour mieux sombrer lors de son final. La superstition n'est pas quelque chose à prendre à la légère. Elle est source de drames. Faire preuve de faiblesse et croire en la superstition, c'est être condamné comme ces 5 femmes, à subir et revivre éternellement le même drame. Son absence de concession en étonnera plus d'un, mais LAS LLORONAS trouve le ton juste et délivre le message clairement.

André Quintaine



SEE NO EVIL

USA - 2006 ; réalisation : Gregory Dark, interprètes : Christina Vidal, Luke Pegler, Glen Jacobs, Samantha Noble, Michael J. Pagan...

SEE NO EVIL, film de Gregory Dark, s'inscrit dans la tradition des slashers qui ont donné naissance à Jason, Freddy, etc... L'action se déroule dans l'espace clos d'un ancien hôtel qui fut la proie des flammes une trentaine d'années auparavant. L'immensité de cette maison rappelle les demeures chères à Dario Argento. Comme il est souvent de tradition dans ce genre de films, nous retrouvons un groupe d'adolescents tentant d'échapper à un tueur. Mais ici ce sont de jeunes délinquants (quatre garçons, quatre filles) qui vont, accompagnés d'un policier, passer un week-end dans l'hôtel afin de travailler à sa réhabilitation. Accueillis par la propriétaire des lieux, ils vont découvrir cette magnifique bâtisse labyrinthique dont les innombrables couloirs vont prendre parfois des allures de courses. La pénombre dans laquelle baigne l'ensemble des pièces de l'hôtel distille une ambiance étouffante propice à des crises de claustrophobie. Ainsi, le groupe va très rapidement se voir piégé et ses membres vont subir les assauts du tueur qui a fait de ce lieu un piège redoutable et son "Home sweet home".

Malgré l'utilisation de quelques tics clipsques, tout cela est filmé avec dextérité et les ambiances glauques dues principalement au caractère délabré du décor plongent le spectateur dans un environnement malsain. Soutenues par une bande-son des plus efficaces, les scènes de meurtre tiennent leurs promesses et la tension est au rendez-vous. Jacob Goodnight,

notre tueur (interprété par le catcheur Kane) d'environ 2 m et d'une force hors du commun, a une prédilection pour les yeux de ses victimes qu'il fait gicler de leur orbite avec délectation : des flash-back nous donneront la clef de cette manie. Autre manie : il ferre ses victimes à l'aide d'un crochet fixé à une chaîne, ce qui donne l'impression de voir de bêtes à viande tirées vers l'abattoir. Nous pouvons, pour certaines scènes, y voir des analogies avec le crochet où leatherface accroche ses victimes.

Il est possible de ne voir dans SEE NO EVIL que poncifs et clichés alignés dans une réalisation qui suit les traces de MASSACRE A LA TRONÇONNEUSE. Par exemple, on peut penser que le scénario est indigent et que la psychologie des personnages est des plus sommaires, que le jeu des acteurs est caricatural. Mais il y a une autre façon d'aborder ce film qui suit la tradition du slasher et en intègre les règles et les codes : bien sûr que c'est un traumatisme dans l'enfance qui est à l'origine de la violence du tueur et de son comportement ; bien sûr que les meurtres sont dans la lignée de ce que les classiques du genres nous ont déjà montré. Mais Grégory Dark et Dan Madigan (le scénariste) apportent une lecture attractive du thème en introduisant de l'humour et un zeste de sensualité (la scène de la douche où le tueur découvre un tatouage christique sur les reins de la belle : de plus cette scène tient une place essentielle pour la suite des événements). Pour l'humour noir et la dérision, ne manquez pas l'ultime image du film.

Pour ce qui est des meurtres, la scène où Jacob (le tueur) enfourne le téléphone portable dans la bouche de la blonde de service est un régal. L'ancre de Jacob



rappelle le côté oppressant de la maison de MASSACRE A LA TRONÇONNEUSE avec des trophées qui sont différents mais le malaise est bien présent.

Dark a réussi son coup en nous proposant un film qui, en épousant les codes du genre, remplit son contrat mais qui, en plus, donne un côté adulte au tueur qui apparaît moins primaire que dans nombre de slashers. Bien que les meurtres offrent leur quota de gore, la personnalité du tueur est éclairée d'une façon habile qui nous conduira à une scène (que nous ne vous dévoilerons pas) où le spectateur pourra regarder Jacob avec compassion et se dire que, comme souvent, le monstre n'est pas forcément toujours celui que l'on croit. Toujours au sujet de la psychologie des personnages, le rapport de Jacob avec sa mère est présenté au cours de flash-backs qui ne sont pas dénués d'émotion.

Autre point fort du film, le décor bien crade du Blackwell Hotel, même s'il rappelle des huis clos comme SAW, transporte le spectateur dans un univers fait de pourriture et d'insectes rampants où les rares lumières viennent renforcer une atmosphère lourde. De plus, même si la psychologie des jeunes victimes aurait pu être plus approfondie (mais est-ce là le but de ce type de film ?), les personnages restent suffisamment crédibles pour que leurs différents comportements puissent trouver un écho dans la façon dont ils sont tués ou non. Ceci est particulièrement vrai pour la victime potentielle qui sera épargnée grâce à une particularité de son anatomie (ou à cause de). Cette particularité fera le lien avec des événements qui se sont déroulés quelques années auparavant.

Nous sommes en présence d'un excellent film qui aurait pu être plus extrême dans les scènes de meurtres mais qui compense par les rebondissements scénaristiques et un humour noir que l'on ne remarque peut-être pas à la première vision. Les amateurs de tueurs psychopathes ne boudront pas leur plaisir et classeront SEE NO EVIL à côté de MASSACRE A LA TRONÇONNEUSE, DETOUR MORTEL ou LA MAISON DES 1000 MORTS. Une mention spéciale à Kane dont le physique impressionnant se suffit à lui seul et particulièrement lors de la scène de son apparition derrière une glace dans la chambre où deux jeunes batifolaient sur le lit. Egalement pour son visage sur lequel on décèle la fêlure de son âme et qui nous permet de nous souvenir que nous nourrissons tous un monstre en notre sein.

Un film peut-être pas aussi bourrin que nous pourrions le penser mais qui nous donne ce que nous allons y chercher : du sang et des larmes.

Daniel Courtine



TALE OF VAMPIRE

Suède - 2006 ; réalisation : Anders Banke ; interprètes : Petra Nielsen, Grete Havnesköld, Emma Aberg, Jonas Karlström, Mans Nathanaelson, Carl-Ake Eriksson...

Alors que la deuxième Guerre Mondiale touche à sa fin, perdus dans la neige, des volontaires SS suédois trouvent refuge dans une maison isolée en pleine forêt. A l'intérieur, ils sont attaqués par des vampires ! De nos jours, l'un des soldats transformés en vampire est désormais un célèbre chercheur et oeuvre dans le domaine de la génétique. Une femme, qui désire travailler avec le célèbre généticien, emménage avec sa fille dans la même ville. Chacune de son côté va découvrir le terrible secret...

TALE OF VAMPIRE commence de manière intéressante en nous transportant au milieu de la Seconde Guerre Mondiale avec des soldats SS en mauvaise posture. Alors que l'on commençait à apprécier l'idée d'avoir des nazis en guise de héros, le film saute plusieurs décennies et nous nous retrouvons dans notre bon vieux 21^{ème} siècle avec cette fois-ci comme protagonistes principaux une mère seule et une teenager...

Frustrant, le film l'est pour plusieurs raisons, en particulier à cause d'un scénario qui manque profondément d'originalité. Il y a deux mois, dans Sueurs Froides, RETURN OF THE LIVING DEAD 5 proposait déjà une trame quasi-identique : des adolescents découvrent des fûts toxiques qu'ils consomment sous forme de drogues et se transforment en zombies ! Dans TALE OF VAMPIRE, des adolescents découvrent les pilules créées par le célèbre généticien qu'il a confectionnées pour transformer l'humanité en vampires. Etant donné que ces abrutis d'adolescents s'enfilent n'importe quoi du moment que ça les fait planer, ils ingurgitent les comprimés et se mettent à sucer le sang de tout ce qui bouge.

Néanmoins et contrairement au cinquième volet du RETOUR DES MORTS-VIVANTS, TALE OF VAMPRE a bénéficié de plus de moyens. Alors que RETURN OF THE LIVING DEAD 5 investissait tout sur les effets gores et multipliait les filles topless, TALE OF VAMPI-



RE, quant à lui, préfère opter pour un divertissement plus grand public : pas de gore et encore moins d'érotisme... Ce qui est d'autant plus dommage que, production suédoise oblige, les filles sont particulièrement mignonnes (le casting féminin est le grand point fort du film).

TALE OF A VAMPIRE est à voir au second degré ; le ton est léger et les situations cocasses. La séquence la plus drôle est sans conteste celle où un flic est appelé pour interpellier un ado qui vient de massacrer un petit chien. Lorsqu'il veut pénétrer dans la cellule pour discuter avec le jeune délinquant, il ne comprend pas le comportement de ses collègues. En effet, ces derniers l'équipent comme un CRS partant pour mater une rébellion estudiantine et non un simple tueur de caniche... En revanche, le film ne fait pas l'impasse sur les blagues éculées comme lorsque l'un des ados vampires respire de l'hélium pour avoir une voix de minet et rire aux éclats.

TALE OF VAMPIRE ne se prend jamais au sérieux et n'est jamais prétentieux non plus. On pourrait le rapprocher de VAMPIRE, VOUS AVEZ DIT VAMPIRE ?, excellente comédie vampirique. Mais, là où le film de Tom Holland évitait de ridiculiser le genre et lui rendait même un vibrant hommage, celui d'Anders Banke le tourne en dérision en usant de blagues inappropriées. Entre TALE OF VAMPIRE et VAMPIRE, VOUS AVEZ DIT VAMPIRE ? et même RETURN OF THE LIVING DEAD 5, il existe une différence de taille, celle de vouloir en donner pour son argent au spectateur. Alors que les deux derniers ne sont jamais avares, TALE, lui, se limite à nous offrir une histoire sans surprise, des personnages peu charismatiques (excepté les filles) et des effets spéciaux numériques quelconques. Même les paysages enneigés sont sous-exploités puisque le film se déroule presque exclusivement en intérieur. L'exotisme tant attendu par l'originalité de l'identité suédoise du film n'est vraiment pas au rendez-vous non plus ; à la place nous avons droit à un film qui a aussi peu de personnalité qu'un meuble de chez Ikea.

André Quintaine



THE WOODS

Etats-Unis - 2006 ; réalisation : Lucky McKee ; interprètes : Agnes Bruckner, Patricia Clarkson, Rachel Nichols, Lauren Birkell, Bruce Campbell...

Depuis la réussite de son premier film (MAY-2002) Lucky McKee compte aux yeux des «fantasticophiles» qui voient en lui une bonne raison d'espérer en un avenir radieux. En conjuguant son amour nostalgique du cinéma Bis (les références à Dario Argento abondent dans MAY) et son propre style, il est parvenu à se singulariser dans la masse des nouveautés. Preuve de son accession rapide au rang de grand espoir, il s'est vu confier la réalisation d'un épisode de l'inégale série des MASTERS OF HORROR, aux côtés de personnages illustres tels que Takeshi Miike, John Carpenter ou bien encore Tobe Hooper. Son second film, THE WOODS, commençait à faire figure de serpent de mer - tout le monde en parlait mais personne ne l'avait vu ni ne savait s'il serait finalement visible un jour - quand enfin il nous parvient. Déjà, découvrir cette bonne bouille de Bruce Campbell (avec Emma Campbell, son épouse à la ville comme à l'écran) dès les premières images provoque un sentiment d'aise propre à tout amoureux du genre. Il incarne le père de l'héroïne, une jeune fille intégrant un pensionnat perdu au milieu des bois... Le scénario de David Ross fait un gros clin d'œil au SUSPIRIA (1977) d'Argento en situant le cadre de l'action dans un lieu similaire, empreint de sorcellerie. Mais l'analogie s'arrête là : THE WOODS trace son propre sillon dans le terreau du genre. Evidemment, il s'en passe de drôles dans ce pensionnat. Forcément toutes les camarades de chambrée ne sont pas des saintes ; oui les bois sont inquiétants ;



le vent qui souffle dans les branches fait monter notre trouillomètre...

Rien d'original, non, mais Lucky McKee maîtrise parfaitement son sujet et fait montre d'un savoir faire certain pour mettre en images son histoire : travelings, découpage soigné, plans séquence fluides. Il prouve, si c'était encore nécessaire, qu'il sait réaliser avec brio une oeuvre fantastique.

Agnes Bruckner, dans le rôle de Heather, pensionnaire contre son gré (sa mère insiste pour qu'elle étudie là bas) de cette école très particulière, s'en sort à merveille. Son visage alliant candeur juvénile et moue boudeuse correspond parfaitement à l'imagerie 60's du film.

Amateurs de jeunes demoiselles en déshabillés vaporeux, érotomanes friands de rondeurs féminines, passez votre chemin, car même les vêtements nocturnes de ces étudiantes sont prudes, pires qu'au couvent. Signalons qu'il n'y a également ni scènes de douche, ni érotisme saphique à la veillée. Non, le propos de McKee est ailleurs : plus soft, plus discret, plus fantastique - comme ces voix soupirant (suspiria?) depuis les bois, ces bruissements de feuillages, ces échanges de regards...

Le final, purement fantastique, révélera définitivement le secret de ce pensionnat et lèvera le voile sur la rationalité du propos. Lucky McKee cède même aux effets spéciaux dans une séquence rappelant furieusement THE EVIL DEAD (1981) (tiens, tiens...). Il ne tombe pourtant pas dans le grand-guignol et conclut son long métrage par la marche au petit matin des rescapés. Le tout sur fond musical typiquement années soixante, comme l'ensemble de ce film, petite douceur à déguster sans modération. On a bien fait d'attendre.

Didier Lefèvre



WEDDING SLASHERS

Etats-Unis – 2006 ; réalisation : Carlos Scott ; interprètes : Ross Kelly, Jessica Kinney, Gene Lynn, Richard Lynch...

Grâce aux nouvelles technologies, caméras et bancs de montage numériques en tête, il est de plus en plus aisé de mettre en chantier des tournages.

Pour le cinéma de genre, connu pour ses budgets souvent réduits à la plus simple expression, cette évolution est une vraie aubaine, encore faut-il avoir un vrai projet en tête.

Or, depuis quelques temps, de plus en plus de films voient le jour avec un opportunisme véritablement cynique, contrairement à la grande époque du bis ou aux glorieuses eighties et leurs cohortes de films fauchés et sympathiques.

Maintenant, il s'agit de capitaliser sur un type de cinéma qui fait recette en en faisant le moins possible au niveau artistique, pourvu que la jaquette ait de la gueule.

Et WEDDING SLASHER semble vraiment faire partie de cette mouvance.

Jenna a toujours rêvé de rencontrer l'âme sœur. Mais aussi loin qu'elle se souvienne, dès qu'elle a jeté son dévolu sur un garçon, ce dernier est inévitablement passé de vie à trépas.

Approchant aujourd'hui de la trentaine, Jenna a fui sa ville natale et recommencé une nouvelle vie. Elle a même rencontré l'homme de ses rêves et ils s'apprêtent à se marier.

Mais lorsque la veille du mariage, le témoin disparaît et que le jour même, prêtre et invités se font assassiner à tour de rôle avant la cérémonie, Jenna sait que son passé la rattrape...

Si le titre semble familier, c'est qu'il parodie celui de WEDDING CRASHERS, comédie assez réussie sortie en France sous le titre SERIAL NOCEUR. Mais toute ressemblance est fortuite.

S'ouvrant sur une séquence un poil languette mais finalement efficace et augurant du meilleur (suspens et effets gore vraiment superbes), le film perd rapidement en intensité pour atteindre un amateurisme sans nom.

En effet, sur cette séquence introductive, la photo est si travaillée que le film semble avoir été tourné en 35mm. Malheureusement, le reste du métrage donne l'impression d'un éclairage naturel pour les scènes de jour et d'une lumière de lampe torche (sans pour autant que ce soit vecteur de sensations fortes) pour celles de nuit.

Véritablement fauché et incroyablement mal joué, le film alterne de manière très classique scènes de comédie et meurtres sanguinolents.

Malheureusement, ces tueries qui se veulent gore sont inévitablement désamorçées par leur mise en scène.

Plus gros point faible du film, la réalisation achève les rares bonnes idées, à croire que la première séquence a été tournée par une autre équipe. Filmés à la truelle, les meurtres manquent d'énergie, s'éternisent sans pour autant révolter ni choquer. Découpés en fonction de leurs rudimentaires effets spéciaux, ces séquences sont ainsi privées des plans « obligatoires » pour tout amateur de tripaille qui se respecte. Nulle trace ici de couteau pénétrant les chairs, les victimes sont poignardées en champ contre-champ, résumant l'action à une intention puis à un résultat sans, justement, passer par la case action.

Tout le film se déroule ainsi jusqu'à la révélation sur le passé de Jenna qui n'apporte strictement rien de neuf, si ce n'est de tirer le film vers un glauque absolu qui n'a pas vraiment lieu d'être.

Régulièrement parsemé de dialogues de comédie qui tombent comme un cheveu sur la soupe, manquant singulièrement de rythme et d'effets remuants, WEDDING SLASHERS aurait néanmoins pu figurer dans une dvdthèque bien Z.

Mais là aussi, le bas blesse.

En se prenant beaucoup trop au sérieux, regardant de haut les pires séries Z (dont il fait partie) tout en étant persuadé de figurer dans le B haut de gamme, WEDDING SLASHERS confirme une crainte apparue avec le numérique, celle de voir déferler du Z prétentieux et arrogant.

Nassim Ben Allal

AN AMERICAN HAUNTING

par Franck Boulègue

Entre 1817 et 1821, une entité surnaturelle s'est appliquée à tourmenter une famille de pionniers du Tennessee. Les événements auraient été constatés de visu par le Président du moment, Andrew Jackson. Il aurait déclaré, après avoir passé une nuit dans la demeure hantée : « je préférerais combattre l'armée britannique au grand complet plutôt que d'avoir affaire à la Sorcière de la famille Bell »...

Ces dernières années, plusieurs films se sont penchés sur cette légende populaire : THE BELL WITCH HAUNTING (Ric White - 2004) tout d'abord, puis BELL WITCH : THE MOVIE (Shane Marr) l'année suivante. On peut ajouter à cette liste le célèbre BLAIR WITCH PROJECT (Daniel Myrick & Eduardo Sanchez - 1999), inspiré de la légende de cette sorcière. Le film de Courtney Solomon, le réalisateur de DONJONS & DRAGONS (2000), fait pour sa part beaucoup penser à L'EXORCISTE (William Friedkin - 1973) ainsi qu'à TWIN PEAKS : FIRE WALK WITH ME de David Lynch (1992) - pour des raisons que nous ne dévoilerons pas ici, afin de ne pas déflorer la teneur de l'intrigue.

Après une courte séquence d'introduction nous présentant une jeune adolescente dont les parents sont fraîchement divorcés, aux prises avec une entité la poursuivant jusque dans sa chambre (au-dessus de son lit, on remarque un poster de MONSTER de Patty Jenkins, le film avec Charlize Theron...), AN AMERICAN HAUNTING nous entraîne jusqu'à l'aube du XIX^{ème} siècle, dans le Sud des Etats-Unis, à Red River. Suite au jugement rendu lors d'un procès à l'église du village, qu'il a grandement contribué à ériger, John Bell (Donald Sutherland) se voit priver de son honneur de gentilhomme pour avoir prêté de l'argent à un taux usurier à Kathy Baths (Gaye Brown), une voisine qui selon la rumeur serait aussi une sorcière. Commence alors une série d'événements déconcertants, dont l'intensité va crescendo : un daim se transforme en loup, au détour d'une partie de chasse, et attaque son poursuivant ; des apparitions inquiétantes errent aux abords de la demeure des Bell ; des bruits étranges proviennent de leur grenier... Et bientôt, Betsy Bell (Rachel Hurd-Wood), la fille de John et Lucy (Sissy Spacek), devient la proie d'un démon qui s'en prend à elle durant la nuit. Les couvertures glissent comme par enchantement au pied de son lit, ses cheveux sont tirés sauvagement, elle est soulevée dans les airs et battue par un monstre invisible qui lui répète régulièrement : " souviens-toi ! ".

Le moins que l'on puisse dire, c'est que la jeune Betsy attise les convoitises : Joshua, un adolescent qui fré-



AN AMERICAN HAUNTING

quente la même école qu'elle, la courtise ouvertement ; Richard Powell (James D'Arcy), son professeur, en fait de même, quoi que de façon moins ostensible. Quant à ce mystérieux démon qui la tourmente, le fait qu'il la retrouve ainsi sur son lit n'est peut-être pas totalement innocent... La jeune adolescente, sur le point de devenir une femme, fait décidément tourner bien des têtes.

Quant à son père, John Bell, il s'interroge sur les raisons de la malédiction qui frappe sa famille. Comment lui, le bienfaiteur de cette petite communauté du Tennessee, moralement irréprochable - oh, certes, " même les saints commettent des péchés de temps à autre " - a-t-il pu être puni de la sorte ?

Filmé comme un conte gothique, en teintes délavées, dans un environnement naturel rendant parfaitement le caractère farouche de la " frontière " des Etats-Unis d'alors, AN AMERICAN HAUNTING traite de ce " poltergeist " (entités dont les liens avec les filles atteignant l'âge de la puberté sont bien connus) avec sérieux, sans trop en faire au niveau des effets spéciaux. Les séquences où la caméra adopte le point de vue de l'esprit nous font flotter autour des personnages démunis, incapables de le situer dans l'espace qui les entoure, un peu à la façon des martiens dans GHOSTS OF MARS. Flirtant volontiers avec la psychanalyse (le thème du refoulement est omniprésent) et la figure mythologique de l'Incube (ces démons mâles venant abuser des femmes durant leur sommeil), le résultat s'avère fort convainquant.

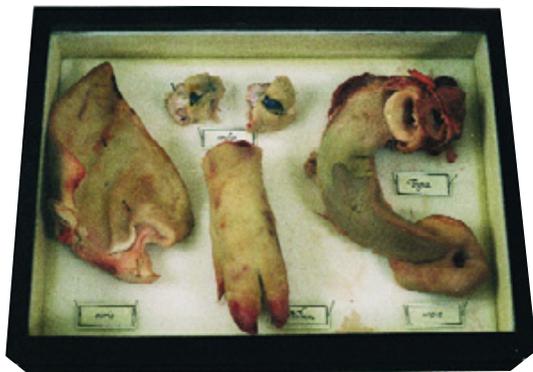
Et si la science moderne expliquerait sans aucun doute aisément " la plus grande histoire de fantômes de l'Amérique " à l'aide des concepts de " terreur nocturne " et de " paralysie du sommeil ", signalons toutefois aux amateurs de frissons que les lieux où se sont déroulés ces événements troublants sont sensés être toujours hantés de nos jours...

Franck Boulègue

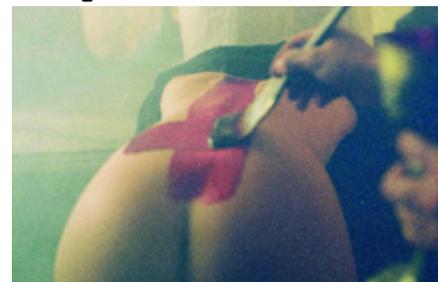
Etats-Unis - 2006 ; réalisation : Courtney Solomon ; interprètes : Donald Sutherland, Sissy Spacek, James D'Arcy, Rachel Hurd-Wood...



SILENI

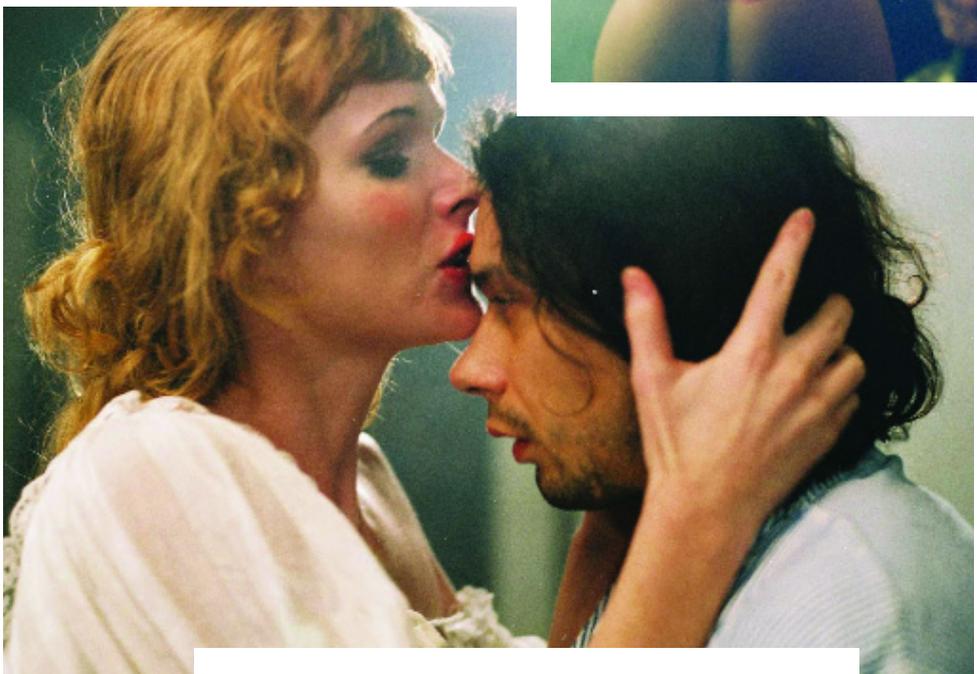


Le combat permanent que se livrent le corps et l'esprit, nous dit Jan Svankmajer, cinéaste culte adulé par les frères Quay, ne peut déboucher que sur deux choses : la maladie, si l'esprit l'emporte sur le corps, ou la folie, si l'inverse se produit. Toutefois, ajoute-t-il immédiatement, si quiconque s'empresse de réguler les déséquilibres issus de cette relation conflictuelle, une troisième forme d'horreur surgit : la violence fascisante inhérente à tout système plaçant l'ordre au-dessus de la liberté.



SILENI (qui signifie "démence"), son cinquième long-métrage, et le dernier sur lequel il ait collaboré avec sa femme (Eva Svankmajerova) avant sa mort, nous plonge dans une fable horrifique qui balance entre ces deux extrêmes : la première moitié du récit nous fait découvrir un monde dans lequel la liberté est quasi absolue, avec tout ce que cela implique de dérèglements et de chaos ; tandis que la seconde moitié du film nous ramène progressivement du côté de l'ordre, avec son cortège de privations et de punitions. Quant au monde dans lequel nous vivons, précise Svankmajer dans son introduction au film, il conjugue pour sa part les pires éléments des deux univers.

Jean Berlot (Pavel Liska), dont la mère est morte dans un asile d'aliénés, est sujet à des accès de folie passagère, qui s'emparent de lui dans les situations de stress intense : il s'imagine être la proie de deux infirmiers patibulaires qui s'efforcent de lui passer une camisole de force contre son gré. Afin de se défendre contre eux, il s'empare alors de tout ce qui lui passe sous la main et réduit en miettes le mobilier qui l'entourne. C'est ce qui lui arrive au début du film, dans une auberge où il s'est arrêté afin de passer la nuit. Le lendemain matin, à sa grande surprise, un individu au rire dément (Jan Triska), vêtu à la manière d'un noble du XVIIIème siècle, et qui se déclare posséder le titre de Marquis, paye les dégâts occasionnés à sa chambre et propose de le déposer en chemin dans son carrosse. Car en dépit du fait que la scène se déroule visiblement à notre époque (une autoroute est entraperçue, des claviers d'ordinateur apparaissent au détour d'un plan, etc.), le film utilise de nombreux éléments remontant à cette époque charnière : celle de la Révolution Fran-





çaise et de ses conséquences directes ou lointaines, à laquelle il est régulièrement fait référence, mais également celle du Marquis de Sade, dont la rhétorique est reprise par son pendant " svankmajerien " quasiment mot pour mot. Jean, en effet, ne tarde pas à découvrir que son hôte pratique dans une aile de sa demeure d'étranges cérémonies blasphématoires durant lesquelles il enfonce des clous dans une statue de Jésus tout en interpellant violemment Dieu.

Plus bizarre encore, à la suite du décès accidentel du Marquis, qui s'étouffe en avalant une banane (!), Jean aide Dominic (Pavel Novy), le fidèle serviteur de l'hur-luberlu, à enterrer son maître dans son caveau de famille. Il comprend rapidement que loin d'être mort, le Marquis a volontairement souhaité procéder à son inhumation prématurée afin de lutter contre sa peur panique d'être enterré vivant. Il s'agit là d'une thérapie préventive développée dans un sanatorium qu'il s'empresse de faire découvrir à son invité, afin de l'aider à se soigner de ses accès de démence.

Le film nous fait alors découvrir un asile littéralement dirigé par les fous : ils sont parvenus, lors d'une mutinerie, à enfermer les gardiens dans la cave du bâtiment (avant cela, ils les ont passés au goudron et aux plumes, afin de les humilier, tels des bandits issus de l'Ouest sauvage américain). La fameuse thérapie préventive du Docteur Murloppe (Jaroslav Dusek), basée sur le libre consentement des malades qui sont traités comme des égaux, est appliquée jusqu'à l'absurde. L'hôpital a des airs de basse-cour, avec une myriade de



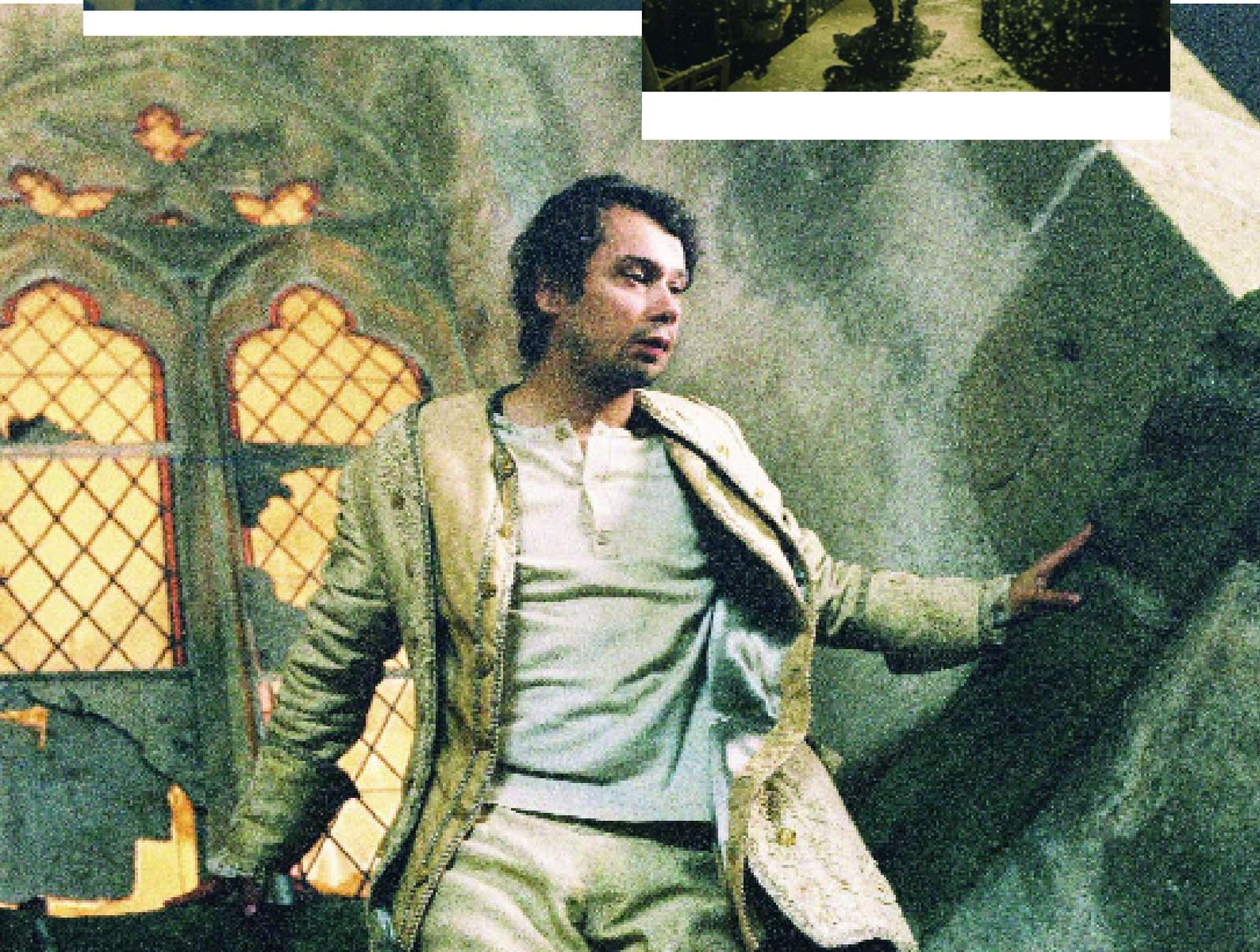
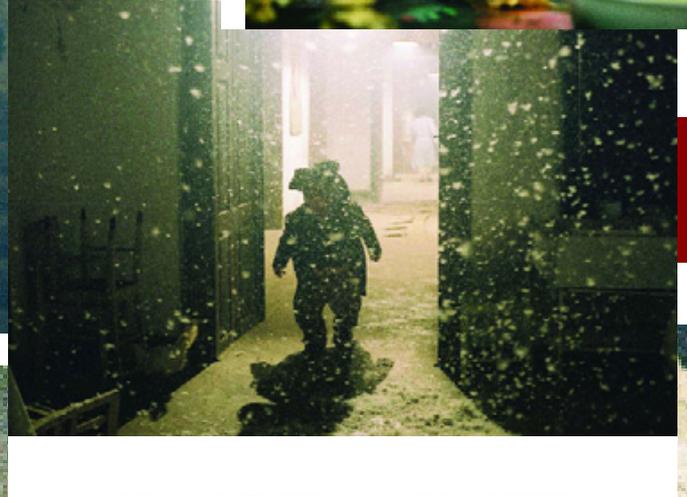
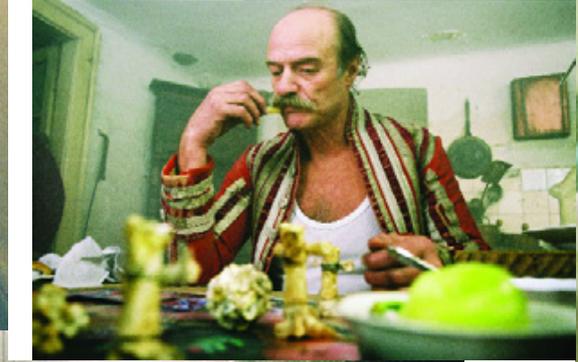
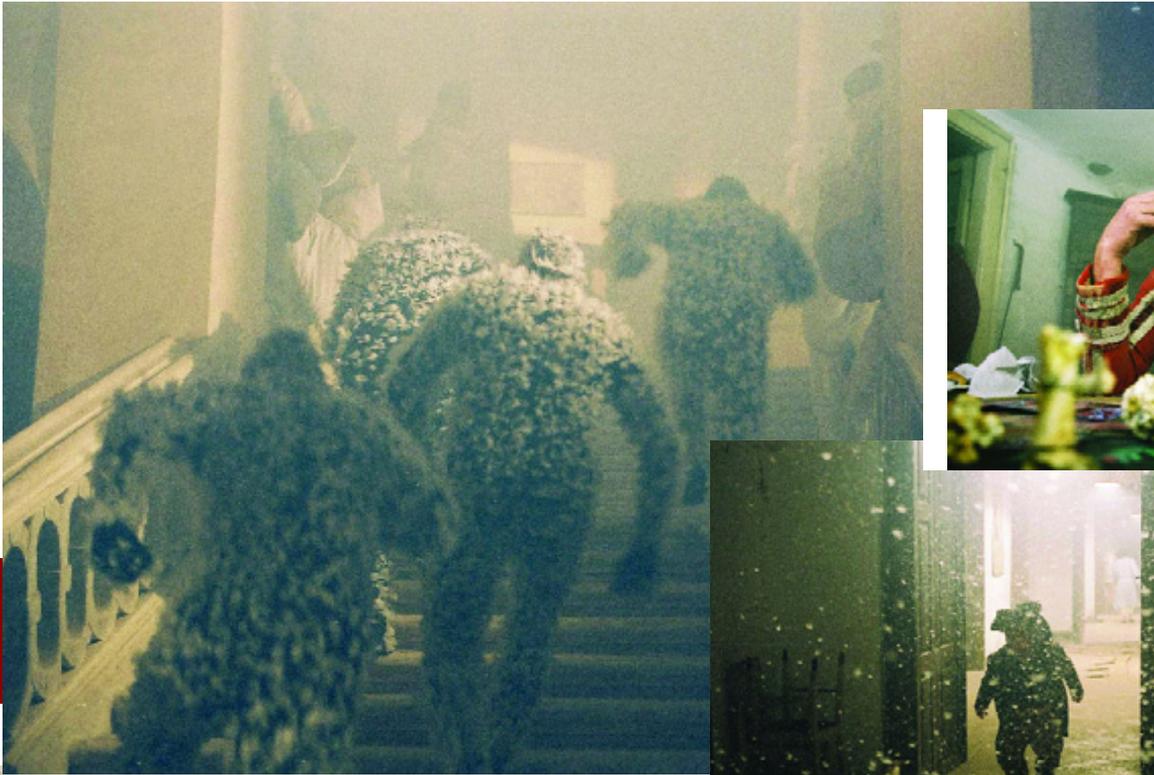
gallinacés en liberté (cf. le goudron, mais aussi les multiples oreillers qui sont déchirés par les malades, indices subliminaux révélant le lieux où se cache la clé ouvrant le cachot des anciens gardiens), qui volettent entre les aliénés laissés à eux-mêmes.

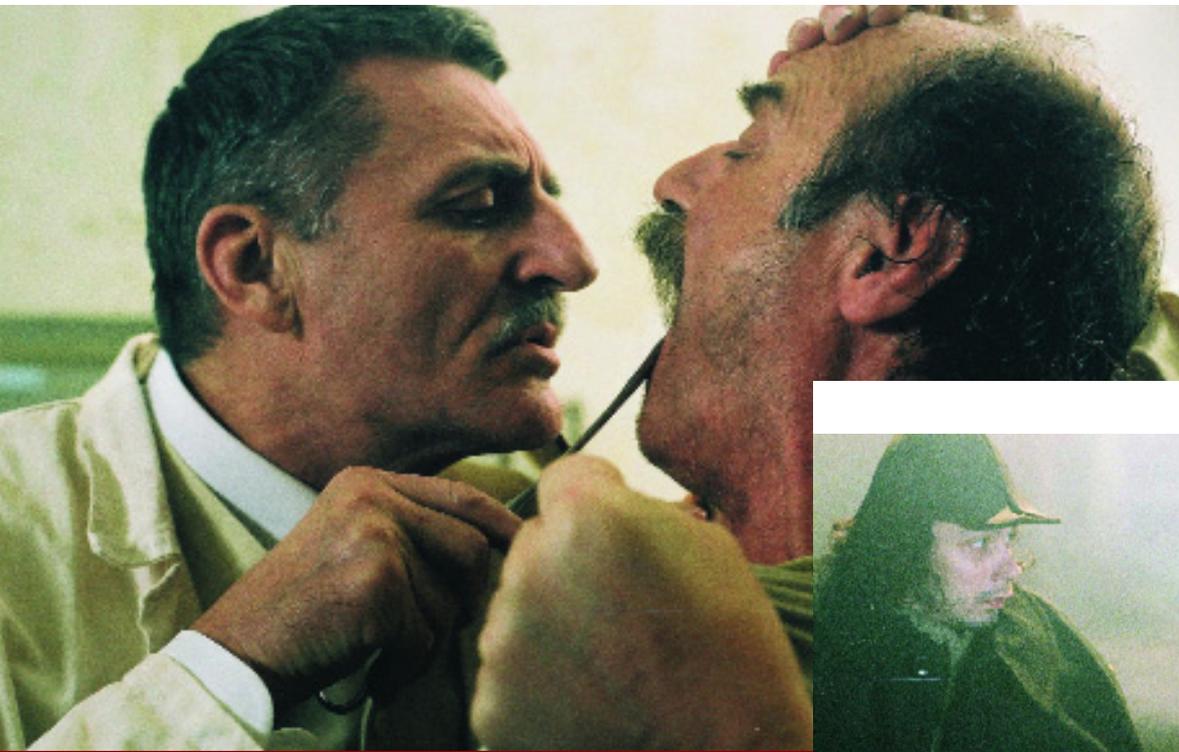
Pourtant, quand Jean aide Charlotte (Anna Geislerova) à libérer le

vrai responsable des lieux - le Docteur Coulmière (Martin Huba) - ce système anarchique est rapidement remplacé par les bonnes vieilles méthodes traditionnelles faites de punitions corporelles, d'électrochocs et autres joyusetés carcérales. Afin de lutter contre la folie, ledit docteur applique une méthode des plus sauvages : il affaiblit le corps à l'aide d'une série de treize " traitements ", d'intensité croissante. Le premier d'entre eux consiste en une volée de vingt coups de fouets. Le huitième débouche sur une ablation de la langue. Le dixième prive le patient de ses yeux. Quant au treizième, terrible, il est entouré du plus grand secret...

Il ne faut pas s'attendre, en regardant ce film, à découvrir un spectacle calibré comme on en produit tant. Si le film de Svankmajer est bien un film d'horreur, ce n'est pas un film qui fait peur... du moins, pas de manière traditionnelle. La peur qui sourd de cette œuvre résulte de sa virulente critique des systèmes politiques qui ont asservi la République Tchèque au cours du siècle dernier. Le pays est en effet passé d'un régime prônant l'égalitarisme absolu à un autre mettant l'accent sur la seule liberté, au détriment de toute autre considération. Dans les deux cas, le zèle

SILENI





extrême prévalant à l'application de ces principes abstraits a débouché sur des situations également inhumaines et tyranniques, transcrites de manière métaphoriques dans ce long-métrage. Car il faut bien garder présent à l'esprit que Svankmajer n'est pas un théoricien en sciences politiques, mais bel et bien un artiste - en dépit du fait qu'il déclare que ce film ne soit pas de l'art. Qui plus est, il excelle avant tout à nous présenter des œuvres résolument surréalistes et grotesques, à la manière d'un Luis Buñuel ou d'un Alexandro Jorodowsky. Ses films peuvent en dérouter plus d'un. Les images qu'ils nous présentent sont en effet interprétables de nombreuses façons, le travail de l'artiste correspondant à une auto-thérapie d'ordre psychanalytique.

Le caractère onirique de l'œuvre transparaît dans les séquences animées, intercalées tout au long du film, où d'immenses pièces de boucherie (des langues, des yeux, des cervelles...) acquièrent une vie propre et se mettent à faire la fête de manière débridée. Pourtant, là aussi l'enfermement à l'œuvre dans la portion " humaine " du récit est à l'œuvre : toutes ces joyeuses viscères (qui pourraient bien être un symbole de notre condition charnelle fondamentale) terminent leur course passées à la moulinette, derrière les barreaux de cages à oiseaux, ou bien encore enrobées sous cellophane dans les rayons d'un supermarché...

Doit-on lire ici la victoire irrésistible de la société de consommation sur ces viandes récalcitrantes que nous sommes ? Svankmajer déclare ainsi : " bien qu'il n'y ait pas de censure de la pensée (dans la République Tchèque d'aujourd'hui), il y a une



censure de l'argent "... pas facile de faire des films exigeants dans un système capitaliste.

Signalons que le film emprunte deux de ses thèmes principaux à des nouvelles d'Edgar Allan Poe : " The Premature Burial ", pour la première partie du récit ; " The System of Doctor Tarr and Professor Fether " (soit " Le Système du Docteur Goudron et du Professeur Plumes "... on comprend pourquoi) pour la seconde.

Mais plutôt que de laisser le mot de la fin au neurasthénique de Baltimore, laissons le plutôt à l'hédoniste par excellence, le divin Marquis de Sade (ou plus précisément à son double issu du film) : " A votre santé... mentale ! ".

Franck Boulègue

Šílení – République Tchèque – 2005 ; réalisation : Jan Svankmajer ; interprètes : Pavel Liska, Jan Triska, Anna Geislerova...

WILDERNESS

par Nassim Ben Allal



Pour qui avait vu son premier film, *DEATHWATCH* (sorti directement en DVD dans nos contrées sous le titre *LA TRANCHEE*), le nom de Michael J. Bassett ne rimait pas forcément avec espoir du cinéma fantastique ou d'horreur.

Et pourtant.

De retour quatre ans après un premier opus totalement décevant malgré un pitch prometteur, le réalisateur anglais revient en grande, en très grande forme.

Sur un canevas de « survival » comme il y en a tant, Bassett nous offre une véritable plongée dans les profondeurs de la sauvagerie et de la régression.

Après le suicide d'un de leurs camarades de chambrée d'une maison de redressement, un groupe de jeunes délinquants est envoyé en stage sur une île déserte au large de l'Écosse.

Terrain d'entraînement pour les militaires, cette île est aux jeunes pour une semaine, le temps pour eux de réapprendre à vivre en communauté. Mais au vu de leurs profils particulièrement violent, la tâche de leur gardien n'est pas aisée.

C'est alors qu'ils s'aperçoivent que tout ne tourne pas rond sur cette île.

Ils ne sont pas seuls... ils se rendent effectivement compte que les lieux accueillent également un groupe de jeunes femmes en réhabilitation, accompagnées de leur éducatrice.

Mais ce n'est pas tout.

Bientôt, l'attaque d'une meute de bergers allemands va leur révéler une bien terrible vérité : il y a, sur cette île, un chasseur bien décidé à les décimer !

Ce qui frappe dès les premières minutes de visionnage de ce film, c'est son ton sans concession, d'une sécheresse brute rarement assumée dans un film de genre ces dernières années.

Viscéralement réaliste dans sa peinture d'une jeunesse foutue d'avance, le métrage se rapproche des plus grands films de Ken Loach. Démarrant sur un ton très fort de film social à l'anglaise doublé d'une réflexion sur l'enfermement physique et psychologique (l'île comme le symbole de l'état mental dans lequel sont prisonniers les personnages), le film prend son temps et présente de véritables protagonistes, complexes, pas seulement des silhouettes à peine esquissées pour mieux se faire tuer ni des héros qu'il est facile d'aimer. Le premier tiers de *WILDERNESS* tresse ainsi sa thématique, doucement mais sûrement.

Il est alors légitime de se demander de quelle manière le film va basculer dans le genre pur et dur. *WILDERNESS* s'immisce dans le genre par le biais d'une scène magistrale, celle de l'attaque des jeunes



délinquants par une meute de chiens dressés pour tuer. Sauvage et violente, celle-ci propulse le film sur les chemins du « survival » et ses protagonistes en plein calvaire.

Ici, la violence des jeunes devient secondaire et apparaît bien douce et faible face à celle des animaux et de leur maître, une étrange silhouette qui se fond dans le décor.

La suite, de facture plus classique, notamment dans sa construction puisque celle-ci adopte la structure type du « survival », transforme donc les violents humains en gibier.

Ceux-ci, d'ordinaire chasseurs en milieu urbain, vont devoir s'organiser pour survivre. Sauf qu'ici, l'homme reste un loup pour l'homme, même confronté à de sanguinaires chiens-loups.

L'individualisme prime et la seule porte de sortie est celle de la régression vers une sauvagerie totale (le titre est donc utilisé à double emploi), bestiale, une remise à niveau pour se battre avec les mêmes armes que son ennemi.

Thème principal du film, il se raccroche ainsi à PREDATOR de John Mc Tiernan, chef d'œuvre absolu du retour à la sauvagerie initiale. Mais là où WILDERNESS tranche net, c'est qu'il conserve du début à la fin un ton qui se veut radicalement réaliste.

Et ce parti pris s'avère bien plus que payant.

Stressant et angoissant de bout en bout, porté par un excellent casting d'inconnus (préservant ainsi un oppressant suspens puisqu'il est strictement impossible de se douter de l'identité du survivant s'il y en a un) et relevé de saisissants effets gore, le film de Michael J. Bassett est une réussite.

Présentant parfois quelques similitudes avec SEVERANCE, de son compatriote Christopher Smith (mais ici, la scène de la jambe dans le piège à loup ne fera rire personne), le métrage se rapproche, dans son traitement de la violence et des corps à corps (lors, notamment, de l'affrontement final) de TRAQUE (THE



HUNTED) de William Friedkin.

Efficace et sans concessions, WILDERNESS est un vrai film de genre qui respecte les codes et en même temps les transcende pour livrer une véritable réflexion sur la violence de la société et la sensation d'enfermement (physique et psychologique) que l'on ressent parfois.

Se concluant néanmoins d'une manière plutôt positive, le film offre une véritable renaissance à certains de ses héros, ceux qui ont réussi à se libérer de leurs chaînes.

Nassim Ben Allal

Grande-Bretagne – 2006 – réalisation : Michael J. Bassett ; interprètes : Sean Pertwee, Brian Bache, Alex Reid, Richie Campbell...



TO SIR, WITH LOVE

par André Quintaine



Les institutions d'enseignement et les professeurs jouissent d'une très bonne image au cinéma. Le septième art aime les profs et ça se voit puisqu'ils héritent souvent des bons rôles. Toujours à l'écoute de leurs élèves, ils bravent les difficultés du métier pour transmettre leur savoir, à tous, sans distinction de niveau social ou de couleur. Ils représentent souvent la transition entre le monde adulte et ses institutions rigides avec celui de l'enfance et de l'adolescence qui réclame liberté. Si tout le monde est d'accord pour dire que la réalité est très éloignée de cet angélisme, rares sont les films qui pointent du doigt le professeur et plus particulièrement le pouvoir qu'il exerce sur ses élèves. C'est cette position de force que TO SIR WITH LOVE a décidé de condamner, avec le caractère tranché et maladroit que l'on rencontre dans les films d'horreur.

Le scénario décrit les retrouvailles d'une institutrice mourante avec une dizaine de ses anciens élèves. Gravement malade, il ne lui reste que peu de temps à vivre. Elle vit seule dans une maison au bord de la mer et c'est là que certaines réalités vont être enfin dites. L'institutrice a beau faire des sourires attendrissants, les apparences sont toujours trompeuses...

Le film ne tombe pas pour autant dans la facilité en décrivant un personnage abject qui a abusé de son pouvoir pour maltraiter des enfants. Il aurait été d'autant plus facile de tomber dans le panneau que TO SIR WITH LOVE s'apparente parfois à un Slasher. Le meurtrier et son mobile auraient ainsi été tout désignés...

Une fois la nuit tombée, un étrange personnage portant un masque de lapin survient et décime les anciens élèves les uns après les autres. La présence d'adolescents et d'un meurtrier ne suffit pas à faire un Slasher ; il manque en effet à TO SIR WITH LOVE la quantité. En revanche, on est servi en qualité et le film fait penser à HOSTEL en raison de sa propension à montrer des meurtres foncièrement violents et traumatisants. Si le film ne verse pas dans le gore, on touche à l'horreur viscérale car, pour tuer les personnages principaux, le psychopathe ne trouve pas d'autres moyens que de leur faire avaler des bouts de lame de cutter (accompagnés d'eau bouillante pour faire passer) ou d'enfoncer ses doigts dans leurs orbites... Le tout est filmé avec la classe que l'on trouve régulièrement dans le cinéma coréen, mais agrémentée d'une violence à laquelle il ne nous avait en revanche pas habitués.



Parmi les clichés, le film se termine malheureusement avec un élément typique du cinéma du pays des matins calmes. En effet, le final offre de multiples rebondissements dont un qui finit par nier tout ce qui s'était déroulé auparavant. La critique de départ, en revanche, reste intacte et c'est sans doute le principal car c'est bien là que l'on trouvera l'élément le plus intéressant du film.

Si l'on ne doute pas une seule seconde du fait que le meurtrier n'est pas l'institutrice, il est néanmoins évident qu'elle est la cause de nombreuses misères. En réalité, ses anciens élèves ne sont pas venus la voir par plaisir. Tous ont quelque chose à lui reprocher.

Le personnage de l'institutrice est très intéressant car, de bonne foi, elle ne comprend pas ce que ses anciens élèves lui reprochent. Elle a eu tellement d'élèves qu'elle ne se souvient pas de chacun d'eux et surtout, de tout ce qu'elle a pu leur dire. Les élèves, en revanche, n'ont eu qu'elle. Ils se souviennent de tout ce qu'elle leur a dit et retiennent surtout les punitions, disputes, vexations et autres brimades qu'elle leur a infligées. Si le film pointe du doigt une institution sévère et discriminatoire, il n'oublie pas la position du professeur qui abuse de son autorité ou qui applique aveuglement un système éducatif dont il est le principal outil. Au final, les citoyens adultes qui sortent de cette institution sont complètement névrosés.

Parallèlement, le film donnait l'impression de vouloir développer un autre thème car tout n'a pas encore été dit ici au sujet de l'institutrice. Il serait en effet dommage de ne pas évoquer la scène d'ouverture qui, en

deux temps trois mouvements, parvient à capter l'attention du spectateur. Le film s'ouvre en effet sur un flash-back où nous découvrons l'institutrice alors en pleine santé. Elle est enceinte mais la fin de sa grossesse se déroule mal. Elle doit accoucher d'urgence et l'enfant s'avère... difforme... En quelques images, nous voyons sa vie succinctement retracée à l'écran. Son époux refuse cet enfant et se donne la mort par pendaison sous les yeux du pauvre gamin. L'institutrice va alors confiner l'enfant dans le sous-sol de la maison, ce qui aura pour conséquence d'attiser la curiosité des élèves... On peut regretter que le réalisateur ait complètement abandonné ce personnage dans le film car il était assurément source de grandes frayeurs, en particulier lorsque son masque de lapin tombe ! A ces moments-là, on se rappelle l'astucieux HORROR HOT-LINE : BIG HEAD MONSTER. Mais TO SIR WITH LOVE est coréen et donc moins rigolo. La présence de ce personnage est en effet à chercher avant tout dans la psychologie tordue de l'assassin. C'est sans doute moins émoustillant mais tout aussi intéressant. Reste que cet élément est un peu flou et tiré par les cheveux, mais TO SIR WITH LOVE ne pouvait pas non plus être complètement parfait.

André Quintaine

Aka Seuseung-ui eunhye, Aka My Teacher - Corée du Sud - 2006 ; réalisation : Lim Dae-wung ; interprètes : Jang Seong-won, Kim Eung-su, Lee Dong-kyu, Lee Ji-hyeon, Oh Mi-hee, Park Hyo-jun, Seo Yeong-hie, Yeo Hyeon-soo, Yu Seol-ah...

UN APERÇU DE LA SF A BOMBAY

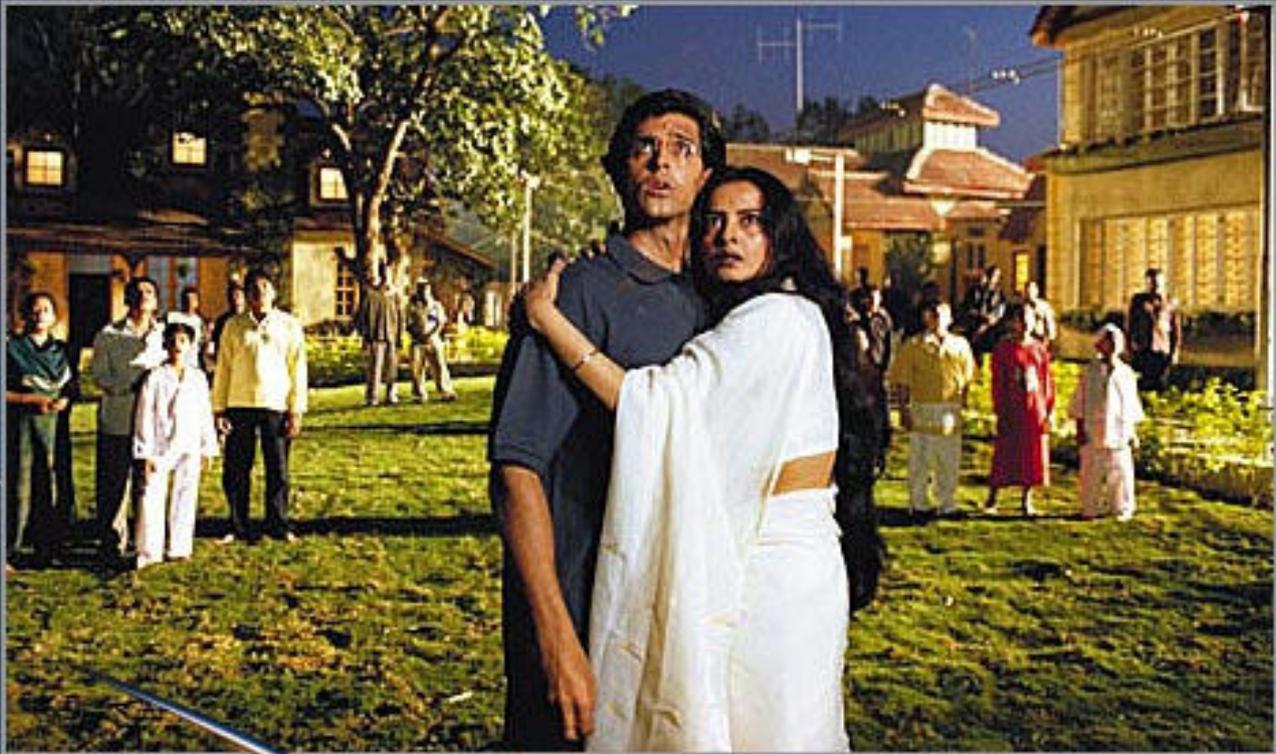
par Patryck Ficini



Le diptyque formé par *KOI... MIL GAYA* et *KRRISH* est un intéressant exemple de science-fiction indienne. Rien d'étonnant à cela puisque Bollywood traite quasiment tous les sujets. Dans les deux cas, ils s'inspirent d'un succès occidental (*E.T.*) ou d'un genre (le film de super-héros, en pleine vogue des adaptations Marvel). Si le procédé dévoile un manque certain d'originalité et touche même au sous-produit pur avec *KOI... MIL GAYA*, il n'en reste pas moins qu'il s'agit là d'une méthode classique dans la littérature et le cinéma populaire. Les réalisateurs italiens ont longtemps agi de même, avec des fortunes diverses : sous James Bond, sous Mad Max, sous Conan... Ce procédé, pensé pour un public déjà conquis par la ou les œuvres prestigieuses antérieures, est certainement discutable artistiquement. Toujours est-il qu'il a aussi permis de créer des styles inédits

une fois le stade de la simple imitation franchi. Ce fut évidemment le cas du western européen, qui naquit dans la copie servile, souvent espagnole, des films américains du genre.

Cette précaution étant prise, l'on comprendra qu'il ne sera pas question ici de mépriser ces versions orientales de succès occidentaux. Peut-être un cinéaste indien profitera-t-il un jour du mouvement enclenché pour accoucher d'un chef-d'œuvre novateur, si ce n'est déjà fait. On ne peut jurer de rien. Il faut juger *KOI... MIL GAYA* et *KRRISH* pour ce qu'ils sont : de gros films fort bien faits, pensés pour un large public à l'image de nombre de blockbusters américains. De plus, par l'apport essentiel de la comédie musicale, le style de Bombay en fait forcément quelque chose d'unique, qui aura pour les palais européens, le goût de l'inédit.



KOI... MIL GAYA

KOI... MIL GAYA

Inde - 2003 - réalisation : Rakesh Roshan ; interprètes : Rekha, Hrithik Roshan, Preity Zinta...

Un extra-terrestre traqué par la police est protégé par Rohit, un attardé mental...

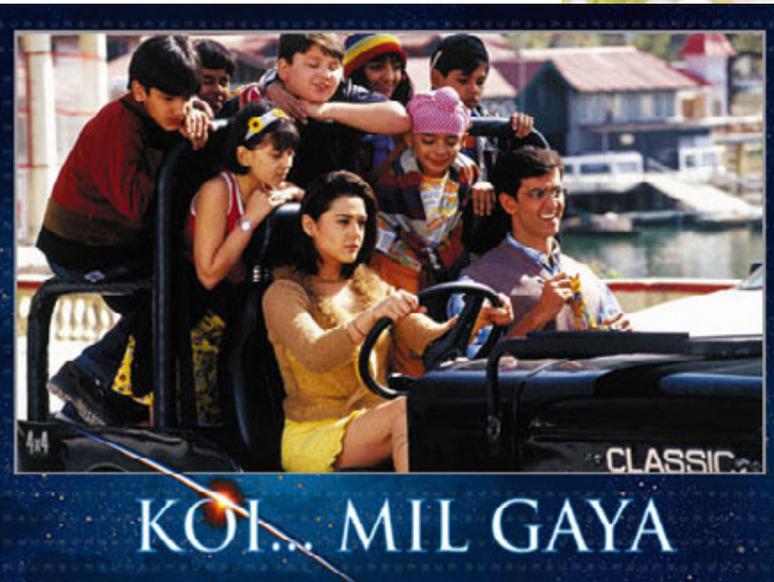
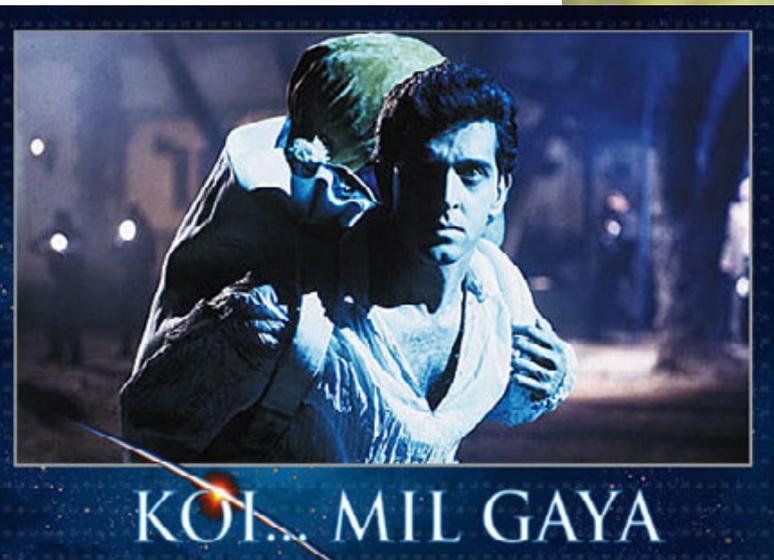
KOI... MIL GAYA est la version indienne de... E.T ! Le célèbre film en a inspiré d'autres : sans doute STAR-MAN de John Carpenter et la série TV dérivée, peut-être aussi l'italien FRATELLO DELLO SPAZIO de Mario Gariazzo... Même les Allemands s'y sont mis avec un porno !

KOI... MIL GAYA reprend sans hésiter la trame d'E.T. Le charmant extra-terrestre Jadoo a bien des points communs avec le petit alien de Spielberg, à commencer par le regard si tendre. Comme lui, il est laissé sur terre par les siens, comme lui encore il est poursuivi par le gouvernement et caché par un groupe d'enfants. Les ressemblances abondent. L'originalité réside ici dans la présence d'un second héros inattendu, humain celui-là : un handicapé mental proche de l'enfance ! Ce qui ne l'empêchera pas de vivre une romantique histoire d'amour avec la belle du coin, Bollywood oblige... Si l'extra-terrestre est l'un des plus mignons jamais montrés à l'écran, Rohit, l'handicapé à lunettes, est en revanche bien irritant pendant toute la première partie du film, qui semble bien longue avec ses gosses et son amourette un peu mièvre. Il est vrai que c'est un rôle difficile à porter : pas sim-

ple, pour un adulte, d'interpréter de façon crédible un « enfant » ! L'acteur Hrithik DHOOM 2 Roshan s'acquitte moyennement de sa tâche mais il dévoile enfin une facette plus riche de sa personnalité lorsque l'extra-terrestre lui donne une intelligence de surdoué et même... une force digne de Superman ! La scène où il tape dans un ballon qu'il projette très loin n'est d'ailleurs pas sans en rappeler une similaire dans le chouette film de Richard Donner. On se demande presque si KOI MIL GAYA ne s'orienterait pas subitement vers le film de super-héros, mais non, il reste cohérent dans l'exploration de son sujet. Cela, ce sera pour la suite, KRRISH... L'évolution du personnage, et sa crainte de redevenir anormal une fois son ami reparti vers sa planète, évoque aussi le chef d'oeuvre de la littérature S.F de Daniel Keyes, DES FLEURS POUR ALGERNON, récemment adapté en France avec un émouvant téléfilm. Quelque part, KOI... MIL GAYA narre un peu la lutte des petits, des faibles (l'handicapé, l'E.T, les enfants) contre les forts (la police, les fils à papa qui s'en prennent à eux), ce qui le rend des plus sympathiques.

La love story prend finalement bien, notamment par la grâce de la craquante Preity Zinta. Son sourire à fossettes illumine le film ! Les chants et danses sont jolis, surtout une chorégraphie qui met aussi en scène l'E.T indien et des enfants. Par ses pouvoirs magiques, il dessine les visages des gamins dans les nuages ou fait danser le héros avec son ombre. C'est du Walt

UN APERÇU DE LA SF A BOMBAY



Disney ! Plus loin, n'oublions pas une incroyable performance où notre Rohit tout neuf montre ses talents de danseur.

La photographie est belle, notamment dans sa peinture de magnifiques paysages de montagne. Les effets spéciaux, au moins en partie d'origine anglo-saxonne, sont impeccables, à commencer par la petite créature bleue et son vaisseau spatial. On retiendra aussi une drôle de partie de basket où tous les gamins de l'équipe de Rohit accomplissent des bonds miraculeux, avec les pouvoirs conférés par leur ami d'outre-espace. Ils volent presque !

Alors oui KOI... MIL GAYA est une copie d'E.T, mais c'est tout sauf un navet fauché que d'aucuns pourraient toiser avec mépris. C'est un produit soigné en tous points, bien écrit et efficacement réalisé (sans grand style cependant), une série A pour toute la famille qui respecte profondément son public. La comédie n'est jamais trop lourde (contrairement à d'autres films indiens), les émotions portent et l'on prie sincèrement pour que le petit extraterrestre échappe aux vilains terriens !

KRRISH

Inde - 2006 ; réalisation : Rakesh Roshan ; interprètes : Rekha, Hrithik Roshan, Priyanka Chopra...

Krishna, le fils de Rohit, a hérité des pouvoirs surhumains de son père. Pour le protéger d'un monde hostile qui a coûté la vie à son fils, sa grand-mère l'isole. Par amour, il part cependant pour Singapour. Là, il connaîtra bien des aventures face à un savant fou désireux de devenir un dieu vivant en créant un ordinateur capable de lire l'avenir. Dans sa lutte contre l'assassin de son père, notre jeune naïf deviendra... un super-héros !

KRRISH est l'exemple typique d'une suite profondément intéressante tant elle diffère de l'original, KOL... MIL GAYA, en empruntant des chemins différents. KRRISH est en effet un spectaculaire film d'action, tendance super-héros ! En fait, peu de super-héros de cinéma ont eu droit à des origines aussi riches et détaillées : un très long film entier (à travers les aventures de ses parents) et une bonne moitié de celui-ci ! Tout en étant profondément original par rapport au premier opus, KRRISH n'en garde pas moins des liens très forts avec lui, qui assurent une grande continuité à l'ensemble. Ainsi c'est le même acteur, le bon et beau Hrithik Roshan, qui joue ici le fils de Rohit et l'on retrouve l'impériale Rekha dans le rôle de sa grand-mère. A travers des flash-back aussi bien amenés que jamais gratuits (puisque'ils font progresser l'histoire), on revoit aussi son père et sa mère.

Au début, Roshan joue ici une sorte de Tarzan super fort et super rapide, bien seul avec ses amis animaux. Ce jusqu'à ce que, dans une scène d'action très romantique, il sauve la vie de la somptueuse Priyanka Chopra, sans doute l'une des plus belles actrices du monde. S'ensuivent des scènes de comédie un peu lourdes où elle le prend pour un fantôme. On a pu



notamment admirer Priyanka Chopra dans les films d'action ASAMBHAV ou DON, remake survolté du polar culte des années 70. La voir danser, chanter... mais aussi parler et marcher est un régal absolu. Sa beauté peut justifier à elle seule la vision d'un film. Ce qui ne veut en rien signifier qu'elle en est ici le seul intérêt ! Bien au contraire puisque KRRISH s'avère très bien scénarisé (preuve en est sa progression dramatique et les deux surprises réussies qu'il nous réserve). KRRISH est un gros film indien, digne de certaines superproductions d'Hollywood. Avec, en plus, des scènes absolument délicieuses de danses et de chansons !

La progression de Krishna vers le statut de super-héros (avec costume et identité secrète !) est honnêtement gérée. La première apparition de Krrish (son alter ego masqué) où il sauve des gens d'un cirque en flammes est bien faite, quoiqu'un peu trop étirée. Les combats (contre des voyous à moto mais aussi contre les sbires du méchant à la fin) sont bons. Les arts martiaux s'y révèlent impressionnants, un peu influencés par le style MATRIX. Tout comme le look du héros (grand manteau noir) et comme sa capacité de stopper les balles filmées au ralenti, dans une scène d'une sacrée intensité dramatique. Comme « action director », on retrouve au générique le nom connu de Ching Siu Tung, ce qui prouve une volonté de rendre le produit aussi bon que ceux de Hong Kong. Autre scène d'action très impressionnante : la folle poursuite à pied par Krrish du méchant quant à lui en voiture puis en hélicoptère ! Les bonds prodigieux du héros masqué (plus fort que Spiderman !) et son utilisation du décor urbain (le jet d'eau d'une fontaine qui l'aide à prendre encore plus de hauteur !) concourent à en faire le clou du spectacle. Le final lui-même est plein d'une force tragique extrêmement prenante, à savou-

rer au premier degré. Comme pour nombre de films indiens, certains spectateurs préféreront en rire... Mais ils auront bien tort !

Le méchant, entre Lex Luthor et les ennemis mégalos de James Bond, est interprété avec brio (et une délectation visible) par l'attachant Naseeruddin Shah, lui aussi au casting de ASAMBHAV. On prend plaisir à le haïr !

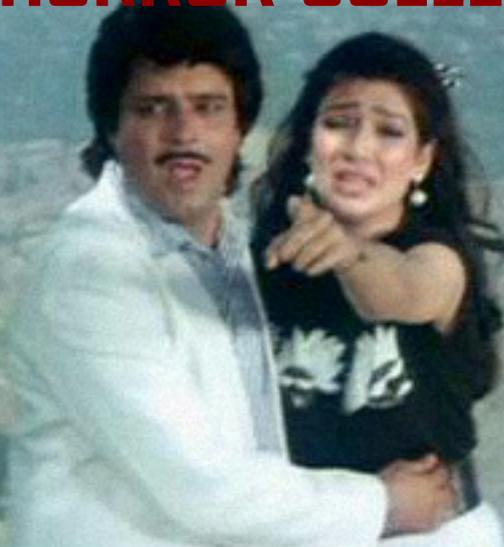
Si l'on ajoute à toutes ces qualités que les scènes de comédie et d'amour sont parfaitement intégrées à l'histoire (et ne font jamais pièces rapportées comme c'est parfois le cas à Bollywood), on comprendra que KRRISH est une fête, un spectacle total, comme seuls savent le faire les Indiens. On ne peut qu'espérer que ce super-héros pétri de bons sentiments connaîtra de nouvelles aventures !

Patryck Ficini



HORREURS INDIENNES : BOLLYWOOD HORROR COLLECTION VOL. 1

par Patryck Ficini



Dans les années 70 et 80, la famille Ramsay régna incontestablement sur le cinéma d'horreur indien, qu'elle contribua d'ailleurs à développer sinon à créer, transposant et adaptant des mythes occidentaux à tour de bras. Une particularité de ces films d'horreur fut notamment de mêler plusieurs genres entre eux, méthode typique d'un certain cinéma indien mais jamais utilisée en Europe ou aux

Etats-Unis d'une façon aussi intensive et systématique. Nombreux furent les membres de la famille à occuper différents postes au sein des équipes techniques de leurs productions. A la réalisation, on retrouve souvent les noms de Tulsi et Shyam Ramsay, qui aimaient à co-diriger des films comme ceux dont nous allons parler maintenant, PURANA MANDIR et BANDH DARWAZA.

Si les films d'horreur produits ou dirigés aujourd'hui par le célèbre Ram Gopal Varma remportent un certain succès et s'attirent même un vif intérêt de la critique occidentale (comme avec FANTOMES/BHOOT), il ne faut pas oublier combien les Ramsay furent les précurseurs de cette vague horrifique. En fait ils ont fait hier ce que Varma accomplit aujourd'hui, entraînant eux aussi des concurrents plus ou moins talentueux dans leur sillage. Sans doute leur oeuvre est-elle plus attachante que celle de Varma, car infiniment plus folle et moins occidentalisée. Par exemple, Varma s'est fait une spécialité de supprimer la comédie musicale de ses films tandis que les Ramsay n'ont jamais hésité à jouer à fond cette carte. Qu'on apprécie ou pas leurs films, on est au moins sûr d'être dépaysés et surpris ! Ce qui n'est pas acquis chez Varma, soucieux de faire des films modernes à même de rivaliser avec les Etats-Unis ou le Japon... Les Ramsay donnent plutôt l'impression de réaliser leur films comme ils

l'entendent en délirant ferme (et en ratissant large) pour ravir le plus de spectateurs indiens possible. Malgré cette folie, ils semblent aussi très attirés par l'épouvante gothique de la Hammer, ce qui prouve qu'ils ont du goût.

Bonne nouvelle : après des années de retraite, Shyam Ramsay a refait un thriller en 2003 : DHUND/THE FOG, à l'excellente réputation.

Aussi sympathiques soient-ils, et pour le peu que nous avons pu découvrir d'une oeuvre foisonnante, les Ramsay furent vraisemblablement davantage des spécialistes de l'horreur que des maîtres à proprement parler. Visiblement pas de comparaison possible avec nos Argento, Carpenter, Fulci ou Bava, ni dans leur mise en scène, pas exceptionnelle, ni dans leur conception au fond classique du fantastique.

Il n'en reste pas moins que, sortis du coffret Bollywood Horror collection volume 1, on n'a qu'une envie : poursuivre l'exploration de ces comédies musicales horrifiques !

HORREURS INDIENNES : BOLLYWOOD HORROR COLLECTION VOL. 1



PURANA MANDIR

Inde - 1984 ; réalisation : Tulsi et Shyam Ramsay ; interprètes : Mohnish Bahl, Aarti Gupta, Puneet Issar...

Il y a plusieurs siècles, le vampire Saamri maudit la descendance de celui qui le condamne à mort. De nos jours, pour vaincre la malédiction qui tue les mères de sa famille, une très jolie jeune femme (Aarti Gupta, à croquer !) et ses amis retournent au palais qui renferme la dépouille du monstre...

Chez les Ramsay, le cinéma est une affaire de famille. Du scénario à la photo en passant par la production : on relève une demi douzaine de Ramsay au générique !

On assiste aussi à un formidable mélange des genres. Après un pré-générique médiéval visuellement proche de l'héroïc-fantasy, on bascule dans un récit d'épouvante contemporaine parsemé de mille autres ingrédients à priori peu en rapports avec le genre ici prédominant. Comédie (notamment une parodie poids lourd du génial western SHOLAY), inévitable histoire romantique (avec deux couples touchants), combats de karaté virant une fois au gore (plutôt bien réglés, au combattant crédible), indigènes et bandits tout droit sortis d'un film d'aventures, séance d'escrime issue quant à elle d'un film de cape et d'épée, un peu d'érotisme ultrasoft (sait-on que les indiennes prennent leur douche avec un maillot de bain ?) Et, bien sûr, comédie musicale ! Les ruptures de ton entre des genres parfois opposés dans leurs effets (mélodrame horrifique/comédie) sont très bien gérées et ne choquent jamais. PURANA MANDIR n'est en aucune façon une parodie de film d'horreur : il comporte du comique et de l'horreur mais ne se moque jamais de celle-ci. De même les numéros de chants et parfois de danses sont admirablement bien intégrés à l'intrigue. Retenons notamment une émouvante chanson reprise par les deux amants lorsqu'ils sont séparés de leur aimé. Comme souvent, les voix masculines sont belles, mais les chants féminins peuvent irriter, sauf justement dans la chanson romantique en question. Au-



delà des chansons, la musique, parfois très seventies, est superbe.

L'horreur n'est guère extrême et joue avant tout sur une atmosphère que l'on pourrait qualifier de néo-gothique. En fait, on sait que l'action se passe dans les années 80, mais tout cela a un côté épouvante à l'ancienne évident, à contre-courant de ce qui se pratiquait alors aux USA. Les décors sont soignés (un beau palais hanté, un temple...), il y a de bons effets très modernes quant à eux de caméra virevoltante, parfois subjective... Le monstre lui-même, entre vampire et loup-garou, est très réussi. Il s'en dégage une réelle impression de force brutale, notamment grâce à la présence physique de l'acteur Agarwal (vampire aussi dans BANDH DARWAZA). Seul bémol esthétique : les couleurs sont souvent trop vives, criardes, et nuisent un peu à une ambiance souvent souhaitée ténébreuse... Même si la copie présentée, de l'aveu même de l'éditeur Mondo Macabro, est peu satisfaisante, on se doute que ce côté coloré, très indien, était voulu par les auteurs.



L'horreur et le fantastique n'ont rien de bouleversant ici. Les frères Ramsay ont par contre eu l'excellente idée d' " indianniser " le fantastique. Par exemple, le crucifix est ici remplacé par le trident de Shiva. On se croirait parfois dans un DRACULA de la Hammer, comme quand le vampire revient à la vie avec le sang versé sur sa dépouille (DRACULA PRINCE DES TENEBRES...). Un DRACULA qui aurait 4 jeunes gens pour héros, seule concession à l'horreur américaine des années 80. A ceci près que les jeunes ne sont ici jamais horripilants par leur stupidité ou leur vulgarité. Très romantiques, courageux, partisans d'un amour et d'une amitié à la vie à la mort, ils sont franchement attachants dans leur lutte contre le mal. Malgré sa longueur, PURANA MANDIR n'ennuie jamais, tant il s'y passe de choses. Pour un occidental, l'imbrication des genres est un régal qui étonne constamment puisqu'on se demande en permanence la prochaine idée inattendue qui va passer par la tête des réalisateurs et scénaristes.

Le final, enfin, est remarquable, avec l'assaut des villageois en colère armés de torches (classicisme, toujours !) qui improvisent un bûcher pour anéantir le monstre ressuscité

Pour l'anecdote, PURANA MANDIR connu au moins une suite, apparemment sans grand rapport avec l'original mais avec des acteurs communs, 3D SAAMRI. Le nom terrifiant de Saamri fut même repris ailleurs !

BANDH DARWAZA

Inde - 1990 - réalisation : Tulsi et Shyam Ramsay ; interprètes : Hashmat Khan, Manjeet Kular, Kunika...

Pour parvenir enfin à donner le jour à un enfant, une femme pactise avec un vampire. Mais s'il s'agit d'une fille, celle-ci appartiendra à la créature de la nuit...

Lollywood avait DRACULA AU PAKISTAN ; en 1990, Bollywood aura BANDH DARWAZA !

Après avoir déjà traité le thème du vampire dans un film comme PURANA MANDIR, les Ramsay (encore une fois très nombreux au générique !) décident de réaliser leur version du mythe de Dracula. Rien d'étonnant à cela quand on voit combien la " famille de l'horreur " a été influencée par les classiques du genre, notamment de la Hammer. Tout en ajoutant nombre d'éléments maison, BANDH DARWAZA adapte en effet librement, et sans le dire comme l'illustre NOSFERATU en son temps, le roman de Bram Stoker. Des idées et des scènes sont reprises, même la structure scénaristique s'en inspire largement, le tout dans



une ambiance profondément néo-gothique comme savait si bien le faire les Ramsay. En effet, comme pour PURANA MANDIR, bien peu de choses rattachent ce beau film à une horreur contemporaine, ancrée dans son époque. Le Dracula de service, à la bestialité

impressionnante, est une version indienne de la composition de Christopher Lee. Nombre d'éléments du mythe sont repris : cape, cercueils, emprise très chargée sexuellement sur de belles jeunes femmes, peur de la lumière du jour et des symboles religieux (crucifix mais aussi le coran et un aum, symbole hindou utilisé comme le trident de Shiva de PURANA MANDIR). Fidèles à leur volonté d'en donner un maximum au spectateur ébahi, les frères Ramsay ajoutent une secte d'adorateurs du vampire et un nouveau moyen de détruire celui-ci en brûlant l'idole chauve-souris qui le représente. La scène finale où le vampire prend feu est magnifique. Regrettons juste un livre de magie noire aussi rouge (!) que ridicule, à l'iconographie issue du satanisme européen. Comme on le voit, l'occulte est ici très occidental dans sa conception (ce qui est sans doute exotique pour des Indiens, ne l'oublions pas !), davantage que dans PURANA où il était nettement plus adapté au pays.

Au rayon couleur locale, on trouve cependant une intéressante approche, disons sociologique, du couple indien confronté à la stérilité. Un thème que l'on trouve aussi dans le charmant PRETTY WOMAN-like





CHORI CHORI CHUPKE CHUPKE (avec la craquante Preity (!) Zinta et Salman Khan, le sosie indien de Rocco Siffredi - même si on ignore jusqu'à quel point !) Le moyen choisi pour obtenir enfin un enfant s'avérait-là nettement moins dangereux !

Nous sommes à Bollywood, et le spectacle est total : un peu de comédie (très peu cependant comparé à PURANA MANDIR : le ton est ici très sombre), des chansons (la première plutôt tardive, après 50 minutes de film) et des scènes de bagarres (moins spectaculaires que dans PURANA). Les acteurs jouent bien, notamment celui qui incarne le père de la jeune disciple du vampire, d'une classe incontestable. Les filles ont des formes voluptueuses et, sans être vraiment jolies, elles plairont au mâle avide de beautés typées. La réalisation est très efficace dans ses gros effets. Les Ramsay cherchent avant tout à en mettre plein la vue au public et ne ménagent pas leur peine pour y parvenir. Le rythme de certaines scènes mouvementées est rendu trépidant par un montage survolté...

Le vampire est ici encore d'une grande férocité. Les scènes où il traque les filles sont très prenantes, tout comme la poursuite endiablée (jeep contre fiacre !) qui vise à sa destruction. En fait, ses nombreuses apparitions sont un régal, même lorsqu'il porte une victime endormie comme le Dracula de la Hammer. Comme lui aussi et comme dans PURANA MANDIR, c'est encore le sang versé qui le ramène à la vie. La musique est très moderne quant à elle. On a même droit aux très efficaces " Tchi tchi aha " du Harry Manfredini des VENDREDI 13... quand on n'assiste pas à



HORREURS INDIENNES : BOLLYWOOD HORROR COLLECTION VOL. 1



une séance d'aérobic !

BANDH DARWAZA est un entoussiasmant film de vampires. Ce DRACULA pirate est sans doute moins fou et délirant que PURANA MANDIR mais tellement plus que les illustrations occidentales du mythe ! Le DRACULA de Coppola, deux ans plus tard, c'était une autre paire de manches.

Patryck Ficini



LES 14 AMAZONES



LES 14 AMAZONES

Par Franck Boulègue

Cette superproduction, qui a bénéficié d'un budget pharaonique (pour l'époque) et dont le tournage s'est étalé sur deux années, réunit une impressionnante brochette de stars issues de l'écurie des frères Shaw. Les plus grandes vedettes féminines d'alors apparaissent en effet au générique de ce film sanguinolent qui suit la campagne militaire menée par les femmes de la famille Yang contre l'envahisseur Hsia.

Tout commence avec la mort du général Yang Tsung-pao, tombé dans une embuscade sur la frontière mongole dont il assurait la défense. Les multiples veuves qui constituent ce qui reste de la célèbre famille - qui a amplement puisé dans ses réserves de mâles pour défendre la Chine face à ces cruels barbares - reçoivent la nouvelle de son trépas alors qu'elles s'apprêtaient justement, cruel hasard, à célébrer son anniversaire. Plus question dès lors de festivités : l'heure est à la revanche et au patriotisme. La Grande Dame (Lisa Lu), matriarche de ces terribles amazones, entreprend de lever une armée qui aura pour tâche d'occire les affreux mongols. Commence alors une longue marche qui va mener ces soldats en jupons à se confronter aux troupes du roi des Hsia (Tien Feng) à plusieurs reprises, dans des escarmouches plus sanglantes les unes que les autres. Il va s'agir pour cette armée d'échapper à une embuscade tendue dans un canyon, de franchir un précipice sans fond, de libérer les flots retenus par un barrage afin de submerger





l'armée ennemie, d'affronter les Hsia jusque dans leur forteresse...

Ce qui frappe en premier lieu au visionnage de cette épopée, c'est l'extrême violence dont elle fait montre. Le film constitue un hallucinant catalogue d'atrocités : la piétaille des deux bords est brûlée vive, décapitée, éborgnée, démembrée, transpercée... les prisonniers sont, quant à eux, massacrés, fouettés, molestés, torturés... on ne compte pas non plus les suicides, les sacrifices, les actes de " bravoure " consistant à offrir son corps à la hache de l'ennemi... Bref, LES 14 AMAZONES nous permet d'assister à une stupéfiante boucherie qui, bien qu'extrêmement stylisée (la peinture écarlate qui sert à confectionner le sang des blessés ne trompe personne ; il est patent, d'autre part, que les coups ne sont pas vraiment portés...), n'en demeure pas moins marquante - peut-être plus

LES 14 AMAZONES



encore que celle rencontrée dans nombre de films d'horreurs, du fait de la désinvolture avec laquelle elle est ici présentée. La cruauté est tout spécialement le fait des Hsia de l'Ouest, dont les exactions sadiques sont innombrables. Mais en face d'eux, c'est la psychologie des Chinois qui laisse souvent pantois. L'amour de la patrie sert à justifier ici bien des sacrifices. Mu Kuei-Ying (Ivy Ling Po), une des héroïnes principales du récit, déclare ainsi au beau milieu du film : " entre le pays et mon fils je suis obligée de choisir... la patrie passe avant tout ! ". Pareil fanatisme fait froid dans le dos. Notons au passage que ledit fils, Yang Wen, est interprété par Lily Ho - à l'instar de ce qui a traditionnellement lieu dans certains opéras chinois, ce rôle masculin est ici interprété par une femme.

Et les femmes - côté positif de cette œuvre - sont à la fête. Contrairement à ce qui a trop souvent cours dans les films d'action hollywoodiens (pour ne citer qu'eux), les femmes sont ici dépeintes comme d'impitoyables guerrières, au moins égales à leurs homologues masculins. Ce sont elles qui partent en campagne afin de venger la mort de leurs époux et sauver l'Empereur de ses ennemis - tant extérieurs qu'intérieurs (des ministres machiavéliques gravitent en effet dans son entourage et le manipulent outrageusement). Reste à savoir si le fait d'égaliser leurs maris sur les champs de bataille doit réellement constituer un motif de fierté pour ces amazones...

Plusieurs moments d'anthologie jalonnent le film. Le

plus mémorable d'entre eux est indéniablement la séquence qui voit les deux portions de l'armée des Yang séparées par un précipice a priori infranchissable. Le pont de bois qui l'enjambait jusqu'ici a été détruit par des flammes. Comment s'y prendre pour passer de l'autre côté de l'obstacle ? Jouant de la symbolique du récit, qui met en avant l'esprit de corps de la famille Yang, un pont humain est jeté à la hâte entre les deux bords afin de permettre aux troupes positionnées du mauvais côté du gouffre de rejoindre leurs compagnons d'arme. Si l'on fait abstraction du caractère totalement surréaliste de cette idée, il faut reconnaître que l'image de ces corps entremêlés est assez remarquable. Seul le cinéma de Hong-Kong est capable de nous offrir de pareilles situations. Les réalisateurs occidentaux reculeraient immédiatement devant la folie du projet. Les guerrières de la famille Yang virevoltent en tous sens lors des séquences de bataille, elles se balancent à des lianes telles des émules de Tarzan, elles bondissent comme des cabris et trucident à la vitesse de l'éclair... Faisant fi de toute prétention réaliste, le film nous présente un spectacle sans temps morts, une saga historique haute en couleurs.

Film de masse, LES 14 AMAZONES laisse peu de place au développement psychologique des multiples personnages. On aimerait en savoir un peu plus au sujet de ces guerriers (et " guerrières " !), mais Cheng Kang a préféré privilégier l'action aux finesses d'ordre psychique (les scènes de combat sont chorégraphiées par



son fils, le réalisateur Ching Siu-Tung). Le fait d'inclure quelques moments visant à mieux nous présenter ces personnages aurait cependant permis de conférer un peu plus de substance à ce métrage qui, en l'état, se résume à une longue succession de scènes de massacre.

Le résultat n'est pas inintéressant pour autant. A vrai dire, le film est même plutôt enlevé et il se regarde sans ennui. Il compte suffisamment de " rebondissements " (c'est le cas de le dire !) et de créativité au niveau des combats, tant individuels que collectifs, pour captiver l'attention de tout spectateur friand d'arts martiaux et de bagarres de masse. Les décors sont variés et le nombre important de figurants (pas toujours très convaincants, ni convaincus) confère au spectacle une dimension épique supérieure à la moyenne des productions de l'époque.

On regrettera cependant que cette petite touche supplémentaire au niveau de la présentation des personnages principaux n'ait pas été apportée. Quelques respirations dans le flot du récit auraient permis aux 14 AMAZONES de figurer en très bonne place dans le classement des films issus des studios " Shaw Brothers ". En l'état, et toutes proportions gardées, il ne s'agit " que " d'un très bon spectacle.

Franck Boulègue

Shi si nu ying hao – Hong Kong – 1972 ; réalisation : Cheng Kang ; interprètes : Ivy Ling Po, Lisa Liu, Lily Ho, Lo Lieh, Huey Hua...



LABYRINTH OF DARKNESS

Par Philippe Delvaux

LABYRINTH OF DARKNESS est le titre DVD d'une compilation regroupant l'essentiel de l'œuvre de l'animateur tchèque Jiri Barta (à peine relève-t-on l'absence d'un de ses premiers travaux : SPIRITUELS, 1975).

Jiri Barta semble avoir un peu disparu de la circulation depuis la fin des années 80. Récemment, le cinéophile attentif retrouvait cependant sa trace au générique de LETTERS FROM CZECH, un court-métrage co-réalisé à trois avec Michaela Pavlatova et Pavel Koutsky.

On sait que le cinéma d'animation a rayonné dans les pays de l'est durant l'ère soviétique et qu'au sein de ce bloc, la Tchécoslovaquie s'est distinguée. On sait également que l'effondrement communiste s'est accompagné de dommages collatéraux pour la production cinématographique. Plus encore pour celle dont les débouchés commerciaux apparaissent faibles, à l'instar du cinéma d'animation, surtout s'il ne vise pas les enfants. Jiri Barta illustre parfaitement ce phénomène. Il tente depuis plus de 15 ans de monter un projet de long métrage, sans succès.

Pourtant, nous ne saurions trop recommander son œuvre protéiforme. Jiri Barta est un auteur rare : à peine 8 court-métrages et son chef d'œuvre, le moyen métrage KRYSTAR. Neuf films pour presque autant de techniques : animation de poupées (KRYSTAR et CLUB OF THE LAID OFF), d'objets (LE MONDE DISPARU DES GANTS et LA BALLADE DU BOIS VERT), papiers superposés (PROJET), dessin animé (DISKJOCKEY), animation de formes (DEVINETTES POUR UN BONBON) ou même traditionnel film " avec acteurs " (LE DERNIER VOL).

Si en début de carrière il évolue avec aisance dans l'animation pour enfants (DEVINETTES POUR UN BONBON), il s'adresse très rapidement aux adultes dans la suite de son œuvre, suivant la trace de nombre de ses aînés.



La filiation avec ces derniers s'établit par ailleurs quand on sait que ses films sortent du célèbre studio pragois Trnka. Jiri Trnka, qui a donné son nom à cette structure, est un des tout grands maîtres de l'animation de poupées. Il meurt en 1969, année où Jiri Barta commence à étudier l'animation. En 1964 Trnka livre LA MAIN, son dernier film et son chef-d'œuvre. Ce court, politiquement très critique à l'égard du totalitarisme communiste, a eu une grande influence sur l'animation mondiale. On peut retrouver chez Jiri Barta des échos de LA MAIN dans LE MONDE DISPARU DES GANTS. En effet, dans ce dernier, des ouvriers d'un chantier de construction retrouvent enfouis sous terre une série de gants dépareillés et plusieurs bobines de films. La pellicule retrouvée est projetée et nous fait découvrir les aventures en noir et blanc de gants anthropomorphiques, évoluant dans un univers totali-



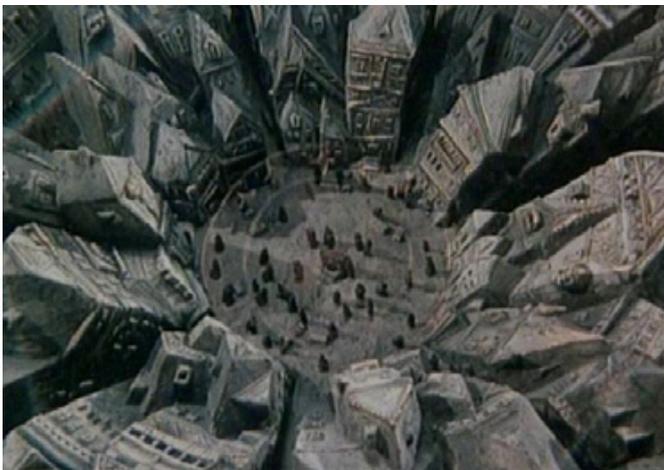
LE MONDE DISPARU DES GANTS exploite également le thème classique dans l'animation de la main, où cette dernière est à la fois main divine et celle du créateur sur sa création. L'animateur est le démiurge de ce qu'il crée. Ce thème se rapproche de celui de l'interaction entre le créateur et sa création, qui traverse régulièrement le monde de l'animation, et ce depuis l'époque du muet : GERTIE LE DINOSAURE (Winsor Mc Kay, 1916) OUT OF THE INKWELL avec Koko le clown (Dave & Max Fleischer, 1917)...

Tout récemment, Daniel Wiroth déclinera encore le monde des gants dans le superbe ELEGANCE. Romance entre deux êtres troublée par un jaloux, FRAGILE, son film précédent, en verres animés (flûte à champagne, bock de bière, verres à vin...), n'était pas non plus sans référer à certains passages du MONDE DISPARU DES GANTS.

Jiri Barta s'était déjà aventuré en 1981 sur le terrain glissant de la critique du régime dans PROJECT. Un architecte (autrement dit : " Le Grand Architecte ", les décideurs... le régime) dessine les plans d'un immeuble collectif. Ces appartements, rigoureusement identiques, se peuplent d'habitants qui s'approprient et personnalisent leur logement avant que, dans un second temps, une standardisation à outrance ne retransforme l'immeuble en cases grises, gommant toutes les spécificités apportées par les occupants. On comprend bien que ce type de cinéma parlera également à nos sociétés promptes à standardiser.

Après ces deux œuvres engagées, le cinéaste semble changer de préoccupations en signant LA BALLADE DU BOIS VERT, une ode à la nature et aux cycles de la vie. La présence de corbeaux-harpies laisse toutefois planer le doute sur son message réel. L'animation de morceaux de bois sera récemment utilisée par un autre tout grand nom de l'animation tchèque contemporaine : Jan Svankmajer, via son long métrage LIT-TLE OCĚK, adaptation d'une légende locale.

En 1989, Jiri Barta réalise son dernier film à ce jour. THE CLUB OF THE LAID OFF raconte le basculement de



taire (les mauvais noirs oppriment les bons blancs). LE MONDE DISPARU DES GANTS est sémantiquement très riche : on y retrouve le " film dans le film ", comme si Barta avait retrouvé l'œuvre de Trnka. Les bobines enterrées renvoient par ailleurs au destin des films qui critiquent le régime : l'art, surtout s'il questionne, est bâillonné et enterré. On peut cependant opter pour une autre lecture de ce court, qui rend hommage aux cinémas du passé oubliés des générations actuelles : deux gants vivent des aventures romantiques dignes des péripéties du muet... un œil tranché au rasoir évoque UN CHIEN ANDALOU... une course dans un décors halluciné rappelle LA BÊTE AVEUGLE... un " film retrouvé " de Frederico Bellini (notez le " B ") recrée la magie de ROMA, de CASANOVA ou du SATYRICON... d'autres passages font penser aux polars, à GODZILLA...

LABYRINTH OF DARKNESS



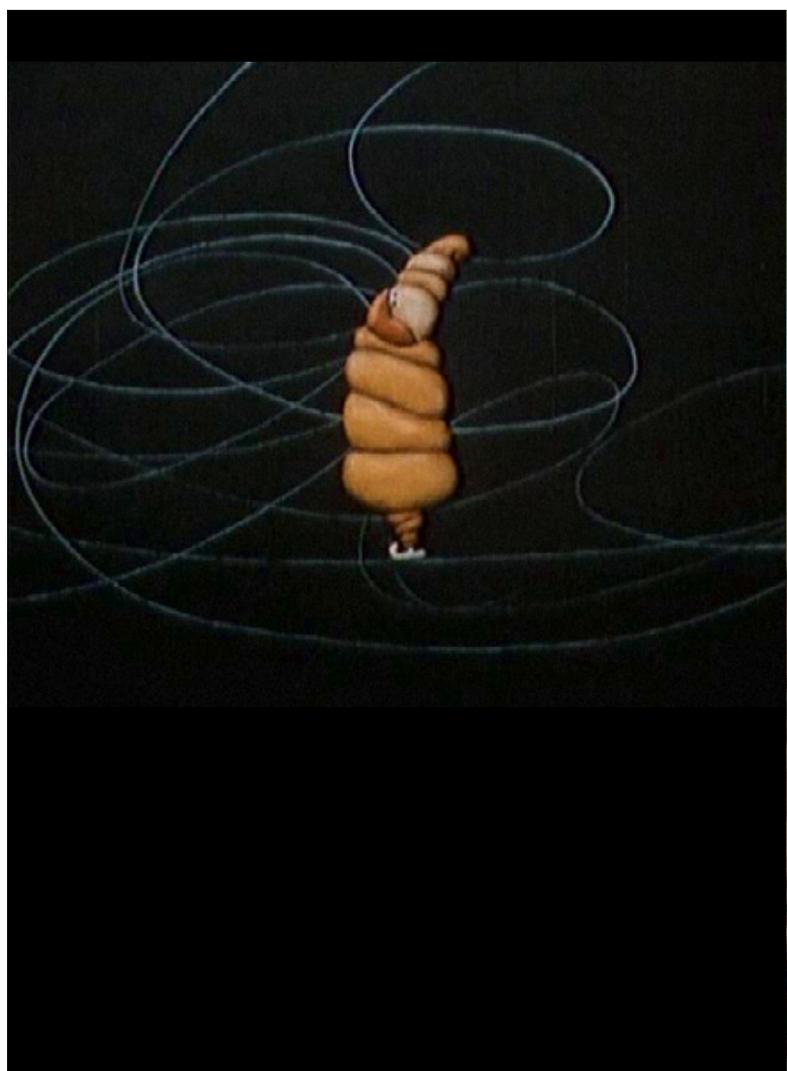
la société tchécoslovaque à l'aide de mannequins animés. L'ambiance et les décors rappellent le cinéma des frères Quay, avec cette atmosphère d'abandon, de déglingue, de saleté, d'étrangeté onirique et surréaliste qui caractérise leur oeuvre. Dans un immeuble délabré vit en vase clos une famille de mannequins de grands magasins. Leurs activités sont automatisées, robotisées, sans âme, déshumanisées. Ils ne vivent pas, ils fonctionnent. Chaque jour est le recommencement du même cycle, immuable et désincarné. Nos mannequins sont usés, leurs ustensiles cassés, hors d'usage, vieilliss, en panne. Un jour, d'autres mannequins investissent l'immeuble et évincent ses occupants. Ils écoutent du rock, fument, baisent, incarnent la modernité. Mais cela leur permet-il pour autant de s'extraire du cycle de nos occupants précédents ?

Avec *THE CLUB OF THE LAID OFF*, Jiri Barta renoue avec une veine critique marquée. Sans doute celle-ci est-elle moins politique (l'autorité est absente) que sociale : c'est de mise en cause de nos modes de vie dont il est ici question. La génération émergente (rappelez-vous que le régime bascule cette même année 1989 lors de la "révolution de velours") ne parviendra pas à s'extraire du moule de ses prédécesseurs.

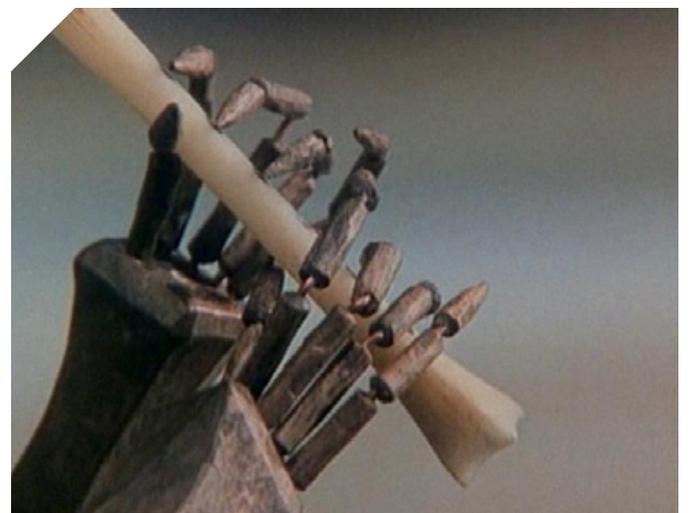
Enfin, la pièce maîtresse de cette compilation est le moyen métrage *KRYSAR, LE JOUEUR DE FLÛTE DE HAMELIN* (1985). Il s'agit de l'adaptation de la légende allemande du XII^e siècle du joueur de flûte qui a hypnotisé et noyé les rats qui infestaient une ville. Après que les bourgeois eussent refusé de le payer, il en fit de même avec les enfants de cette bourgade. Ce chef d'œuvre en poupées animées, doté d'impressionnants décors expressionnistes (voire cubistes), a certainement dû laisser des traces auprès de Tim Burton (voyez ses *NOCES FUNÈBRES*). Parabole sur la corruption humaine, la légende allemande prend le contre-pied de celle de Sodome et Gomorrhe : le joueur de flûte ne vient pas sauver les âmes pures d'une ville de pêcheurs, il leur apporte au contraire la mort.

Notons que *KRYSAR* a également été édité en France par Les Films du Paradoxe. Il avait été à l'époque de sa sortie sélectionné à Cannes (Un certain regard) et avait bénéficié d'une microscopique sortie en salle en France.

Philippe Delvaux



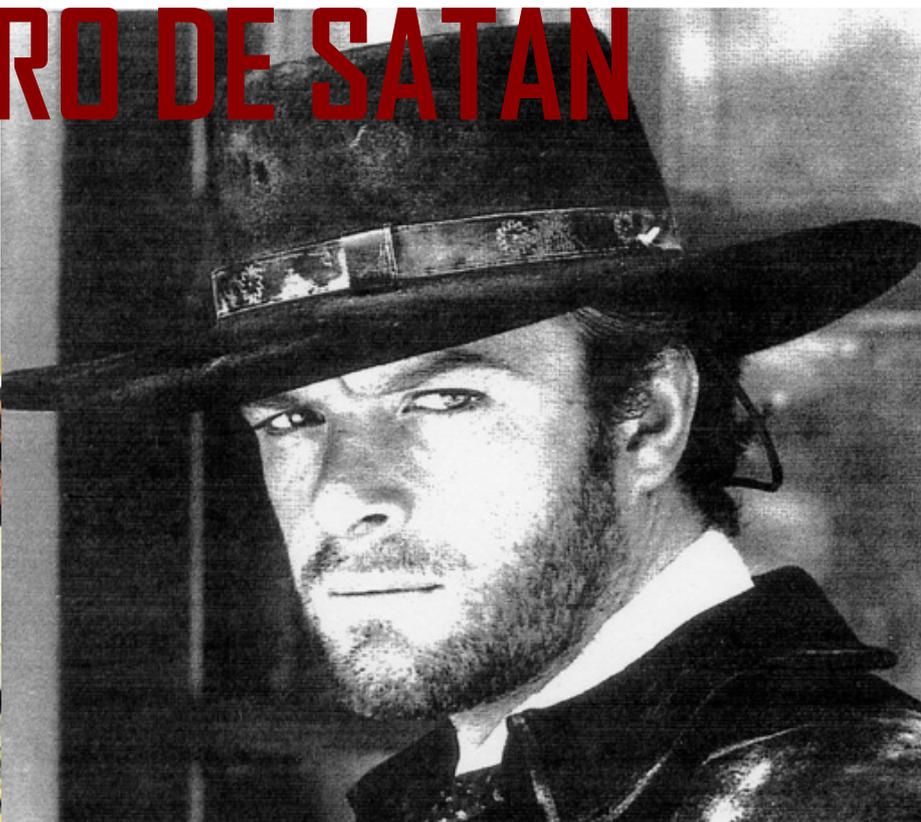
LABYRINTH OF DARKNESS



LE PISTOLERO DE SATAN

LE PISTOLERO DE SATAN

Par Patryck Ficini



L'origine du nom de Sartana vient du très beau film LES COLTS DE LA VIOLENCE d'Alberto Cardone et Marlon Sirko. Il y était déjà porté par Gianni Garko dans un rôle stupéfiant de méchant dans la lignée de l'Indio de ET POUR QUELQUES DOLLARS DE PLUS. Peut-être, compte tenu de son attachement à ce film tragique, Garko favorisa-t-il le choix de ce nom par Frank Kramer/Gianfranco Parolini lors de la création du Sartana qui nous concerne ici. Un nom qui évoque immanquablement Satana (Satan en italien) et qui pose déjà l'anti-héros comme quelqu'un de diaboliquement rusé.

Sartana, habillé de noir, de blanc et de rouge, est un pistolero sans scrupules, influencé par plusieurs grandes figures de héros. Tout d'abord, comme bien d'autres, par l'homme sans nom de Sergio Leone, dont il a les manières, les répliques qui font mouche et la froideur. (Gianni Garko parle lui d'une influence de Django dans l'esprit de Parolini, mais au fond... sans Clint Eastwood, pas de Django !) Une analyse du personnage pourrait aussi faire penser à James Bond, pour son élégance et ses gadgets. Kramer aimait les films de 007 selon Gianni Garko, qui parle aussi d'un look inspiré par le magicien de comics Mandrake. Sartana, c'est un peu tous ces archétypes fondus en un unique héros. On lira utilement à ce propos l'interview du comédien dans « Mad Movies spécial bis italien » ainsi que la préface qu'il a écrite pour « Western all'italiana, livre 2 », chez Glittering Images.

Frank Kramer a créé un sous-genre du western européen avec SARTANA, un mélange d'action et d'humour (pas si inédit que ça cependant comme on le voit), saupoudré parfois de gadgets délirants. La formule rencontra un grand succès. On compte 4 vrais Sartana, dont on ne peut que vanter les castings époustouffants pour les amateurs de bis. Tradition

commerciale italienne oblige, le nom fut aussi repris de nombreuses fois dans des films qui ne présentaient plus guère de rapport avec l'Ange Noir. En B.D, les Italiens illustrèrent ses aventures avec le titre SARTANA (CHARITY JOHN). Plus lointainement, l'on peut aussi voir son influence dans le sexy MORTIMER de Victor de la Fuente. Mais ce n'est pas tout !

Après le premier film, Kramer passa la main au tout aussi doué Anthony Ascott. Le regrettant peut-être, Kramer créa assez vite SABATA pour deux films avec Lee Van Cleef et INDIO BLACK, avec Yul Brynner. Trois exemples de gadget-westerns (pour reprendre la terminologie dont use Alain Petit dans « 20 ans de western européen ») sous influence directe des Sartana dans le style comme dans les intrigues. Le succès de Sabata inspira à son tour des films, qui reprirent allègrement son nom !

Il y eut donc ainsi des faux Sartana (DJANGO ET SARTANA par exemple, lire SUEURS FROIDES 33) et des faux Sabata ! Les réalisateurs italiens se souciaient peu voire pas du tout de droits d'auteur à l'époque. Le cinéma bis était un vaste foutoir incroyable dans ses excentricités, sans loi, bien loin du conformisme américain et européen actuel.

Sans doute que le meilleur faux Sartana est le parodique DJANGO ARRIVE... PREPAREZ VOS CERCUEILS avec George Hilton dans le rôle-titre. Un George Hilton au numéro rôdé depuis JE VAIS JE TIRE ET JE REVIENS de Castellari. Un Sartana assez conforme (Django en France !) y affronte un Sabata excentrique, tout de blanc vêtu, avec chapeau de paille et ombrelle. Le petit maître Ascott a réalisé là un fort excitant Sartana-like. Evoquons aussi, pour la présence de Gianni Garko, l'agréable comédie ET SABATA LES TUA TOUS, du Raphael Romero Marchent qui avait failli faire SARTANA, dont le héros s'appelle Santana

LE PISTOLERO DE SATAN



ou Sartana en Italie (il faut suivre...). Le film n'entretient aucun point commun avec l'Ange Noir dans son style ou son contenu. Par contre, le semi-comique (le père des Trinita est au scénario !) QUAND LES COLTS FUMENT, ON L'APPELLE CIMETIERE, s'en inspire, même s'il n'est pas un Sartana du tout. Son héros sans nom, vite surnommé Camposanto/Cimetière, est plus humain et moins cupide. Sans doute est-il parfois confondu avec son modèle par la grâce de la signature d'Ascott et du jeu de Garko, au look très proche... Il est très très difficile de s'y retrouver avec tous ces titres dingues et leurs traductions encore plus fantaisistes, mais c'est aussi l'un des charmes de cette jungle du bis pour qui l'étudie.

Il n'est évidemment pas question de traiter ici du gadget-western dans son intégralité ou des nombreux films qui se contentaient de reprendre le patronyme de l'un de ses anti-héros pour des raisons purement mercantiles. Nous nous contenterons des authentiques Sartana pour cette fois.

La chevauchée vers l'enfer peut maintenant commencer, Sartana tient les rênes... et le fouet !

SARTANA

Se incontri Sartana prega per la tua morte - Italie, Allemagne - 1968 - réalisation : Frank Kramer (Gianfranco Parolini) ; interprètes : Gianni Garko, William Berger, Sydney Chaplin, Fernando Sancho...

Massacres et fusillades en série autour d'un magot dont veulent s'emparer notables ripoux, brigands mexicains, pistoleros sans scrupules et, bien sûr, le mystérieux Sartana !

SARTANA est donc le premier épisode de la célèbre série culte du western italien. La réalisation de Frank Kramer est efficace, avec un vrai style à l'italienne. Anthony Ascott, lorsqu'il reprendra brillamment la

série, s'en fera en quelque sorte le disciple.

SARTANA est sans doute l'un des westerns les plus meurtriers jamais faits. Les victimes tombent comme des mouches, par dizaines. Cela commence dès les premières minutes, avec une bonne première scène, et cela ne s'arrête plus ensuite ! En quelque sorte, on peut voir SARTANA comme un point de non retour du western violent. Une vision extrême d'un genre réduit ici à son schéma le plus primaire, une manière de décadence aussi. Les personnages ne sont que des marionnettes sans âme et sans psychologie. Il n'y a pas d'intrigue véritable, seulement un amoncellement de cadavres à n'en plus finir. Fusillés, mitraillés, poignardés... ça n'arrête pas ! Le magot n'est qu'un prétexte à ce déferlement de morts brutales, comme ce fut souvent le cas dans le genre il faut bien le dire. Le plus curieux est qu'il n'y a pas vraiment de rebondissements et de trouvailles scénaristiques dignes d'intérêt (trois sont même empruntées à Leone !). Tout cela est plutôt monotone, comme un slasher à tueurs multiples. On compte les cadavres, mais on n'est jamais vraiment impliqué émotionnellement dans un film... sans émotion. Et surtout sans personnage pourvu d'une épaisseur suffisante pour qu'on s'y attache.

Dans sa passionnante étude sur le film (qu'on peut lire dans « Seul au monde dans le western italien, vol. 2 »), Michel Lequeux fait l'éloge d'un film gothique, allant même jusqu'à parler de romantisme noir. Le point de vue, excellemment argumenté, nous semble cependant discutable pour un SARTANA plus ludique que profond. Il en va différemment de DJANGO, certainement, par sa puissance tragique et macabre, mais SARTANA n'en est qu'un succédané ironique sans cœur ni tripes. Il est vrai que, peut-être à cause du désir ardent de voir un rêve se réaliser, certains spécialistes ont tendance à évoquer facilement le fan-



tastique et le gothique pour des westerns qui n'ont que peu à y voir. C'est notamment le cas du très sur-estimé AVEC DJANGO LA MORT EST LA. Peut-être parce qu'il était signé Anthony Dawson, un maître de l'épouvante. Mais, soyons clairs, si LA HORDE DES SALOPARDS, avec son pistolero fantôme, est un authentique western horrifique, il s'agit d'une exception qui ne fait que confirmer la règle.

Gianni Garko, pour revenir à SARTANA, est aussi classe et élégant qu'on l'espère, même si son jeu ne se distingue guère de celui des innombrables clones de Clint Eastwood ou Franco Nero. Il était bien plus impressionnant en méchant dans les ténébreux COLTS DE LA VIOLENCE et DJANGO NE PRIE PAS de Marlon Sirko et Alberto Cardone. Dommage aussi que l'Ange Noir n'ait pas de gadgets ici, juste un petit flingue plus ridicule qu'autre chose, qui lui sera pourtant associé pour la postérité. Et une petite surprise pour la fin, c'est vrai, même si déjà vue chez Leone !

L'ennemi principal est joué par le bon William Berger, qui sera aussi un faux Sartana dans SARTANA DANS LA VALLEE DES VAUTOURS. On a la joie de retrouver Klaus Kinski (avec des clochettes aux éperons, n'importe quoi !) en bad guy très vite éliminé par Garko. Kinski multiplia ainsi les apparitions, depuis ET POUR QUELQUES DOLLARS DE PLUS. Sans doute que son nom, associé à son incroyable physique, faisaient vendre.

SARTANA décevra sans doute ceux qui auront trop fantasmé sur son aura disproportionnée. Ce, même si le professionnel Kramer soigne son final, alors que la tempête se lève. L'action fonctionne mieux, surprend un peu plus et réveille le spectateur. Même la photo s'y révèle plus évocatrice... Dommage que la musique de Piero Piccioni, tout sauf un Maestro, soit souvent dés-agréable.

Quant à savoir pourquoi SARTANA a marché suffisamment pour donner naissance à la série et à ses imitations, c'est difficile à dire. Peut-être pour le look du personnage, dans l'air du temps ; plus vraisemblable-



ment pour le massacre non stop une heure et demie durant. Du jamais vu.

Comme il le dit lui-même, Sartana est un « fossoyeur de première classe ! »

LE FOSSOYEUR

Sono Sartana, il vostro bechino - Italie -1969 - réalisation : Anthony Ascoli (Giuliano Carnimeo) ; interprètes : John (Gianni) Garko, Frank Wolff, Ettore Manni....

Sartana est injustement accusé d'avoir organisé et commis le hold-up d'une banque. Il aura à mener sa propre enquête pour se faire innocenter, tout en essayant d'en profiter au passage...

Ce second Sartana s'ouvre sur un générique agréable où le pistolero nous fait quelques tours de cartes dont il a le secret. Ses talents de prestidigitateur seront même mis à contribution plus tard pour s'emparer de l'arme d'un gardien en endormant sa vigilance. La musique de Vasco-Mancuso s'écoute avec plaisir et cela change très positivement de la musiquette de Piero Piccioni. En matière de B.O, le meilleur est cependant à venir avec le grand Bruno Nicolai.

Ce FOSSOYEUR commence donc sous de bons auspices. Les scénaristes, tout en étant deux fois moins nombreux que pour SARTANA, livrent un travail plus intéressant. Aux massacres en série succède une enquête policière serrée, qui justifie la longueur du métrage. Sans doute que les producteurs se sont rendus compte avoir été aussi loin que possible dans le style du précédent Sartana. Aussi, plutôt que de multiplier les morts en cascade, ils ont cette fois préféré miser sur un vrai scénario. D'un point de vue policier, le film s'avère un peu trop emmêlé mais bien fait. Il y eut peu de westerns-polars. Les plus connus sont certainement QUI A TUE FANNY HAND ? de Primo Zeglio et surtout le génial (et américain) CINQ CARTES A ABATTRE de Henry Hattaway. Notons aussi l'étonnant pré-giallo 4 BALLEES POUR JOE, espagnol quant à lui. Sartana fraya souvent avec le genre.

Du point de vue western, la mécanique de l'accusé qui doit prouver son innocence fonctionne bien. A la différence d'autres films qui traitent ce cliché, Sartana n'est jamais présenté comme une victime mais bel et bien comme quelqu'un qui contrôle pleinement la situation. En fait, les bandits à l'origine de son intervention auraient vraiment mieux fait de se casser une jambe, car qui s'y frotte s'y pique !

Une preuve de cette toute-puissance (sur-naturelle dirons certains mais n'exagérons rien !) : Sartana n'est jamais passé à tabac alors que c'est le lot de la plupart des pistoleros post-Leone. Ici c'est un autre qui s'y colle, histoire que le spectateur sadique ne se sente pas lésé ! Le tabassage (voire la torture) du héros de western italien est toujours un moment fort. On y voit enfin un personnage quasi invulnérable (habileté au colt, faculté de passer entre les balles...) s'en prendre plein la gueule. Ces scènes, peut-être issues du roman hardboiled américain, permettent de redimensionner le héros en montrant sa fragilité d'être humain. C'est l'adaptation cinématographique du vieux truc des matches de catch où les « gentils » sont à un moment terrassés par les « méchants » pour mieux prendre leur revanche ensuite...

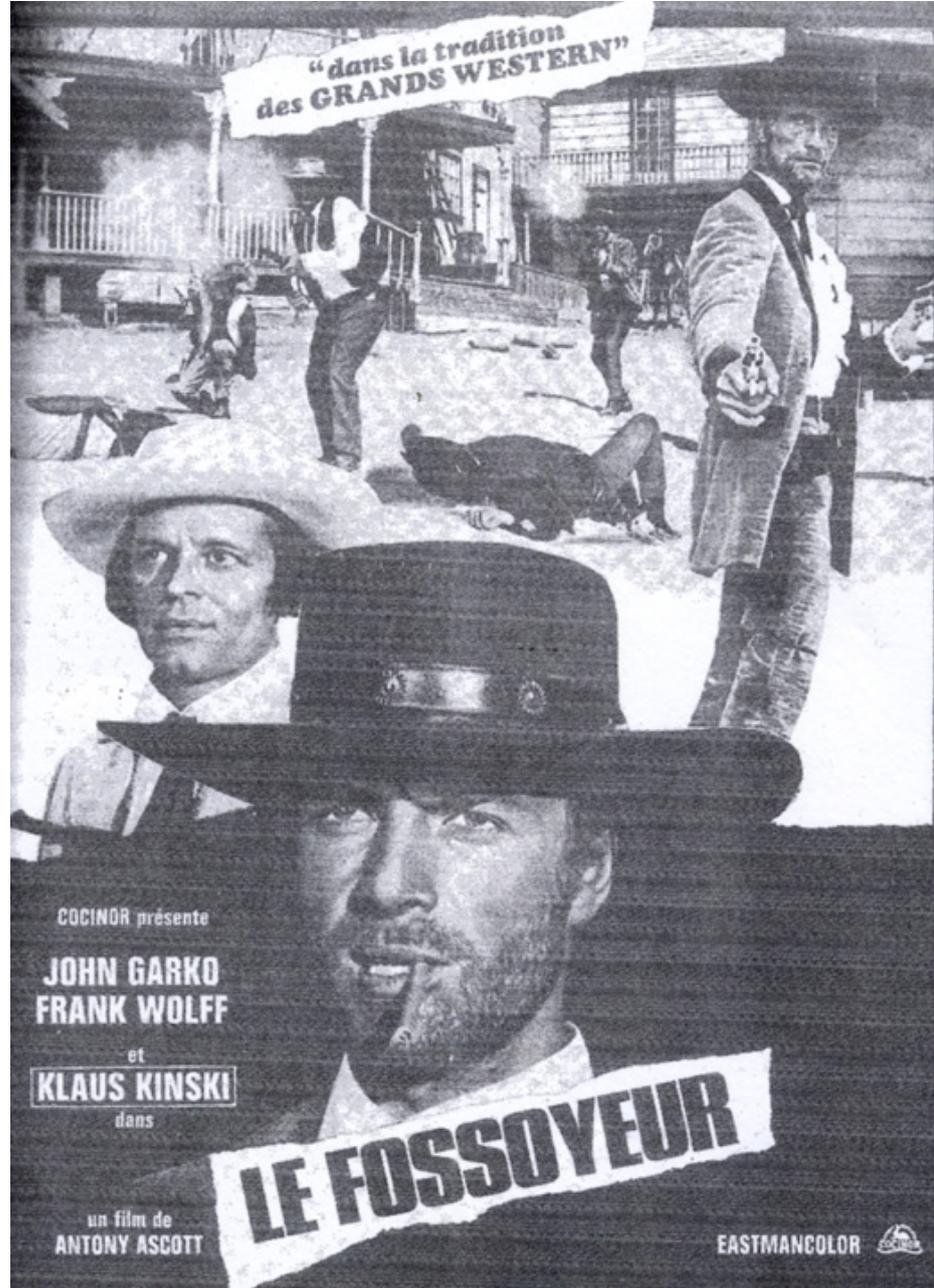
Et bien, Sartana n'a pas besoin de ça. Il est au-dessus de tout et de tous. Une sorte de surhomme. Il peut faire montre d'ironie et de sang-froid : c'est comme s'il avait lu le scénario et qu'il se savait protégé ! Cette assurance est typique des super-héros à la James Bond, dont s'inspire aussi Sartana comme on l'a vu.

Comme dans SARTANA, pas de gadgets ici, juste son affreux derringier amélioré. Le « gadget-western » a démarré avec bien peu de ces petits appareils technologiques si utiles aux deux James, Bond et West. Mais cela sera fort heureusement développé par la suite.

Anthony Ascott, disons le une fois pour toutes, fait du très bon boulot et est un digne héritier du style Frank Kramer, en peut-être plus tape à l'oeil encore. Le film comporte de chouettes mouvements de caméra. Ascott est aussi un expert de la vision subjective totale ou partielle.

Encore une fois, Sartana est entouré d'une sacrée brochette d'acteurs : Kinski, de nouveau, qui a oublié qu'il était mort un an auparavant ; Gordon Mitchell, toujours aussi laid, et l'excellent Frank Wolff dans un rôle humoristique d'allié du héros. Dans SARTANA, c'était un vieux croque-mort qui l'aidait ainsi.

Deux mots pour évoquer ces innombrables faire-valoir à la vocation plus ou moins comique qui accompagnèrent nombre de héros du western européen, depuis Sergio Leone. Ils apportaient un peu de légèreté dans des films souvent brutaux et, curieusement, n'en



gâchaient nullement l'ambiance générale. Le faire-valoir était un classique du film et du roman d'aventures bien avant que les Italiens se mettent à filmer des chevauchées. Il a son utilité pour permettre au spectateur/lecteur de souffler entre deux actions stressantes.

LE FOSSOYEUR est un honnête polar-western qui comporte malgré tout trop peu de grandes scènes qui mériteraient citation.

BONNES FUNERAILLES AMIS, SARTANA PAIERA

Buon funerale, amigos ! paga Sartana - Italie - 1970 - réalisation : Anthony Ascott (Giuliano Carnimeo) ; interprètes : Gianni Garko, Daniela Giordano, Helga Line, Ivano Staccioli...

Cette fois, Sartana semble vouloir venger la mort d'un ami chercheur d'or et protéger sa jolie nièce d'une bande de malandrins ...

Le pré générique est superbe : des chercheurs d'or se font massacrer par des assassins qui partagent bientôt leur sort, tués par un Sartana impérial, qui apparaît dans sa posture favorite : le fusil nonchalamment posé sur l'épaule. Le tout sur une superbe musique, souvent nostalgique et évidemment morriconnaise, du très bon Bruno Nicolai.

Ce troisième Sartana est le plus abouti du lot et le meilleur de la série entière, avec UNE TRAINÉE DE POUDRE. Ceci par la grâce d'un fort bon scénario, tou-

LE PISTOLERO DE SATAN



jours à base de notables corrompus et de trahisons autour d'un magot réel ou supposé, qui rallume sans cesse la flamme de l'intérêt chez le spectateur. On est loin des facilités violentes de SARTANA ou de l'inutile complexité du FOSSOYEUR. Ici, tout est à la fois limpide, sans l'être trop, et passionnant, preuve du métier sinon du talent des scénaristes. Pour l'anecdote, l'un d'eux, Giovanni Simonelli, travailla pour les mauvais « Lucio Fulci présente » des années 80 et écrivit aussi des romans populaires (épouvante, polar...) sous divers pseudonymes anglo-saxons.

Parmi les méchants, on a la joie de retrouver Franco Ressel, un acteur vraiment antipathique qui était aussi à l'aise en simple comparse, comme ici, qu'en adversaire d'importance (SABATA) Notons aussi George Wang en chinois crapuleux à la tête d'une maison de jeux. Cet acteur fut souvent employé en Europe pour jouer les asiatiques (normal puisqu'il l'était !) ou même les Mexicains (après tout, pourquoi pas ?) Dommage qu'il ne lance pas ici des sbires adeptes du kung-fu aux troussees de Sartana. Dommage aussi que le film n'ait pas développé l'aspect « Péril Jaune » auquel son look de sous Fu Manchu aurait pu se prêter. Le cocktail aurait été délirant ! Cependant, Wang, à la fin, affronte quand même Sartana à l'aide des arts martiaux. C'est moyennement fait mais à noter car cela anticipe de quelques années la vague éphémère du karaté-western dont le plus fier représentant fut SHANGAÏ JOE.

Comme on le voit, les idées abondent.

Les gadgets, tout d'abord, sont sympas : montre à gousset en plomb dont Sartana use en donnant l'heure d'une façon frappante, mais aussi cartes à jouer tranchantes comme des lames de rasoirs. Sartana a trouvé là le shuriken idéal pour un joueur tel que lui ! Superbe la scène bondienne où il souffle une bougie d'une carte adroitement lancée alors qu'il enlace la belle Daniela Giordana...

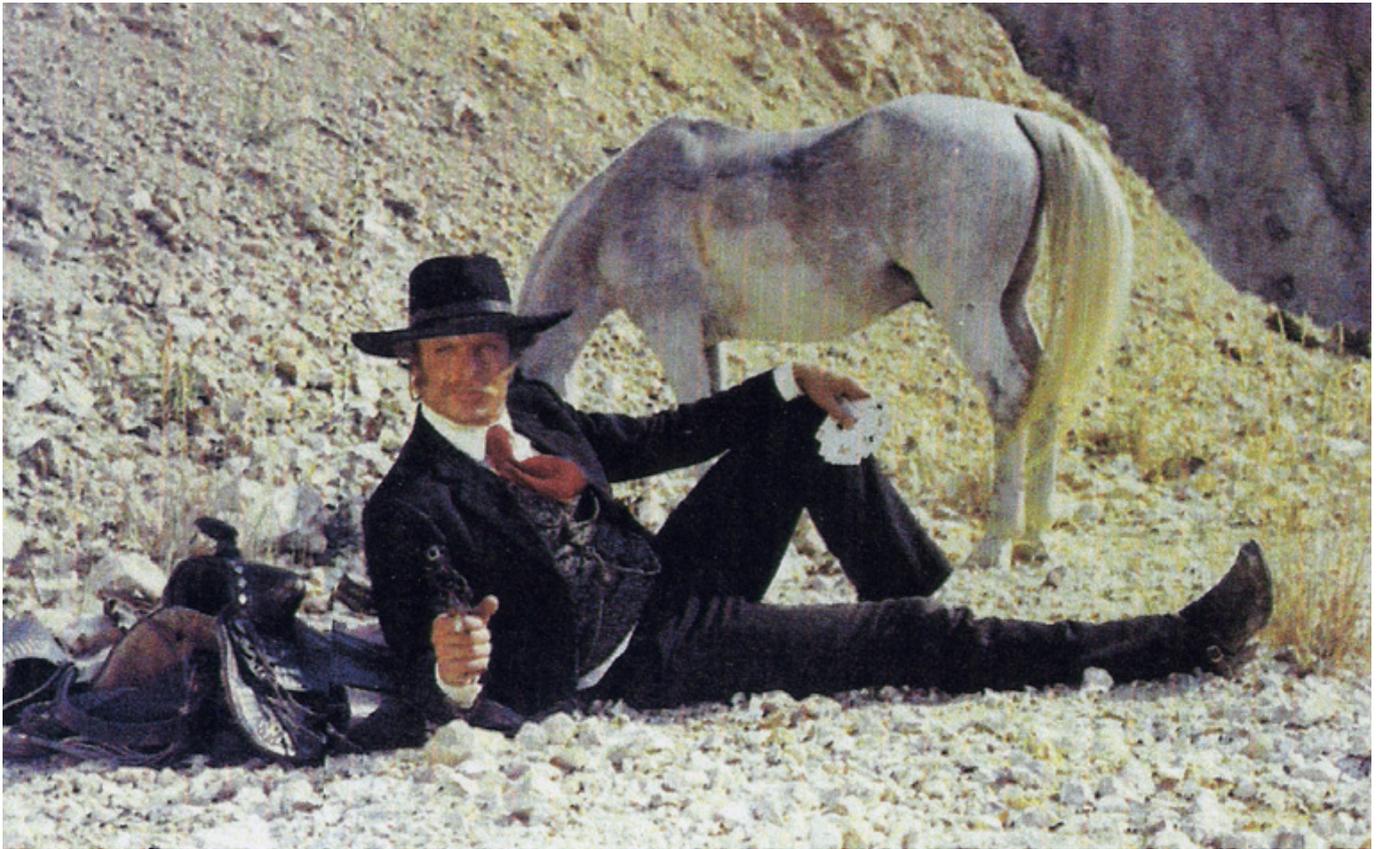
Les actrices sont jolies, Giordana et Helga Liné, ce

n'est pas rien même si leur sensualité est évidemment moins mise en valeur dans un western que dans les sous 007 dont la seconde se fit une spécialité. A l'époque, certains critiques aveuglés par leurs préjugés ont apparemment démolis les westerns spaghettis pour leur violence, indéniable, mais aussi pour le sexe qu'on était censé y trouver. Force est pourtant de constater qu'à de rares exceptions près, on était loin en ce domaine des Bond avec Sean Connery ! Sans être prudes, les westerniens avaient autre chose à penser : comme le disait Sergio Leone, il s'agissait avant tout d'une affaire d'hommes !

Citons aussi une scène remarquable : alors que Sartana est chez le barbier, un convoi funéraire passe devant l'échoppe. Trois tueurs surgissent des cercueils pour le flinguer ! S'ensuit une poursuite endiablée qui verra Sartana clouer les cercueils avec du plomb...

Comme d'habitude, Sartana/Garko (moustachu et non plus barbu : cela lui va moins bien !) mène le jeu, ne connaît pas la peur et domine largement tous ses ennemis. Il faut le voir régler leur compte à des bandits venus venger leur frère. Cela ne fait pas un pli. Ou encore quand il sonne les cloches à une autre ordure... au sens propre ! Sartana semble aussi doué du don d'ubiquité quand il persécute un type inlassablement. Cela rappelle un peu le Droopy de Tex Avery parfois capable de telles prouesses... Cela explique aussi pourquoi certains insistent sur le côté surnaturel du pistolero. D'autres trouveront cela totalement incroyable et ridicule alors que le bis italien, comme un certain cinéma asiatique, a justement toujours cherché à repousser les limites du plat réalisme.

Sartana n'a de James Bond que l'élégance et, parfois, les gadgets. Son côté franc-tireur et foncièrement malhonnête le rapproche au fond davantage des super-criminels du fumetto nero, comme Diabolik et Kriminal, eux aussi plus ou moins gadgétisés. Peut-être en est-il au fond une version western et sans masque !



UNE TRAINÉE DE POUDRE, LES PISTOLEROS ARRIVENT

Una nuvola di polvere... un grido di morte... arriva Sartana - Italie, Espagne - 1971 - réalisation : Anthony Ascott (Giuliano Carmineo) ; interprètes : Gianni Garko, Susan Scott, Pierro Lulli, Massimo Serato...

L'aventurier Sartana fait évader une canaille pour obtenir de lui les renseignements qui le conduiront à un paquet de dollars... Des hommes de loi corrompus sont à leurs trousses.

UNE TRAINÉE DE POUDRE, LES PISTOLEROS ARRIVENT est le dernier Sartana. Pour le spécialiste Alain Petit, UNE TRAINÉE DE POUDRE est le meilleur Sartana. Et cela se comprend. Le pré-générique est superbe. Des sheriffs (qui ont vraiment un sale rôle dans le film) brutalisent une fille, humilient et flinguent un juge. Sartana débarque, ils le prennent pour un prêtre (dans SARTANA, il était comparé à un épouvantail !) et il les massacre aussi sec. Le reste est à l'avenant. Les idées fusent, le rythme est démoniaque et l'on pardonne aisément à Ascott de développer un sujet sans intérêt réel, tare symptomatique de toute la série. Les histoires de butins que tous cherchent à dérober (Hitchcock aurait parlé de MacGuffin) sont en effet légion dans le genre. Encore une fois, peu importe puisque les scènes qui remplissent ce schéma connu sont, elles, pleines d'imagination.

Déjà, les gadgets de Sartana sont inventifs et en font l'égal du James West américain, pour la première fois. Sarbacane dans le talon, génial pantin mécanique explosif (un véritable petit robot !) et, fin du fin, orgue-mitrailleuse-canon ! Avec cette invention, Ascott parodie outrageusement l'une des plus célèbres scènes de DJANGO. Ici aussi, un grand nombre d'adversaires s'avance vers un Sartana planté au milieu de la rue principale, apparemment sans défense. Django n'avait qu'un cercueil avec lui, Sartana

semble prêt à jouer de l'orgue... jusqu'à la scène de mitraillage, excellemment filmée et aussi hystérique que violente.

Gianni Garko incarne comme toujours un Sartana très classe même si on le préférera définitivement en méchant chez Sirko et Cardone. En héros, on ne peut parler de génie, juste d'un indéniable professionnalisme.

La distribution, comme dans tous les SARTANA, est de toute façon superbe : Susan Scott, Pierro Lulli et Bruno Corazzari, c'est quelque chose !

Deux bémols néanmoins : reconnaissons tout d'abord que, comme d'habitude, les personnages ne sont que des pantins sans épaisseur et qu'il est par conséquent délicat qu'un lien un peu profond s'établisse entre film et spectateur. On pourra toujours préférer les tragédies en vogue quelques années plus tôt (notamment chez l'excellent Ferdinando Baldi : LE DERNIER DES SALAUDS, DJANGO PREPARE TON CERCUEIL...). Mais il est vrai que c'est là affaire de goût ! Peut-être cette ironie valait-elle malgré tout mieux que le gros comique à la Trinita, dont le second opus sortait la même année... Beaucoup plus dommageable est le fait que le film ne possède pas de méchant digne de ce nom. C'est un vrai manque. Le rôle bien léger de Lulli est d'ailleurs un peu sacrifié. C'est un problème récurrent des Sartana et Sabata : beaucoup d'adversaires bien caractérisés certes mais rares sont ceux qui sortent vraiment du lot.

Le thème musical principal de Bruno Nicolai est tout bonnement génial, à l'image d'un Sartana dont on regrettera qu'il vécut là sa dernière aventure. Il était déjà passé de mode. Le temps des faux Trinita était venu !

Patryck Ficini

LE FRISSON DES VAMPIRES

Par Philippe Chauvel & Jérôme Pottier



Dans un cimetière perdu en pleine campagne, trois femmes éplorées, immobiles telles des statues, assistent à un enterrement. Quatre hommes silencieux transportent deux cercueils dans une crypte, tandis qu'au loin les cloches de l'église sonnent le glas. Jean Rollin, dans cette introduction filmée dans un superbe noir et blanc (en hommage à la Universal, tel qu'il nous le révèle dans le commentaire audio), plante le décor de son troisième film consacré au mythe du vampire, après *LE VIOL DU VAMPIRE* (1967) et *LA VAMPIRE NUE* (1970). Cette fois, dès les premières secondes du générique, le doute n'est plus permis : Rollin insuffle un vent nouveau dans le cinéma fantastique. Avec *LE FRISSON DES VAMPIRES* (1971), place à un nouveau genre : le gothique psychédélique !



Car l'une des trouvailles du réalisateur est d'avoir déniché le groupe Acanthus, dont le rock à la fois psychédélique et progressif va transporter le spectateur dès les premières minutes. Un son venu d'ailleurs tandis qu'à l'écran un lâcher de fumigènes envahit les tombes abandonnées d'un vieux cimetière aux abords d'un château. L'endroit a été récemment le théâtre d'événements tragiques, les maîtres des lieux, deux chasseurs de vampires, ont fini par être les victimes de leur proie. Plutôt que de se transformer à leur tour en créatures de la nuit, les deux châtelains préfèrent en finir : ils s'enfoncent un pieu dans le cœur sous les yeux de leurs deux jeunes servantes. Un peu plus tard, dans le village avoisinant, un couple de jeunes mariés s'arrête pour demander son chemin. La mariée, Isle, n'est autre que la cousine des deux chasseurs de vampires. Ne les ayant pas vus depuis de nombreuses années, elle a décidé de faire une étape durant son voyage de noces et d'ainsi leur rendre visite. Antoine, son mari, apprend alors le décès des deux hommes par le biais d'une femme qui lui



indique la route du château. Bien que troublé par cette nouvelle, le couple décide de se rendre sur place. Ils sont accueillis par les deux servantes : on les attendait !

Dès lors, Isle va être envoûtée par l'atmosphère irréelle qui imprègne ces lieux et les personnages singuliers aux alentours : Isabelle, qui prétend être la promise des deux cousins ; Isolde, ensuite, vampire lesbienne dont la première apparition (sortant d'une horloge) demeurera à jamais dans les mémoires ; et enfin les cousins, qui en fait ne sont pas morts, ou plutôt ne sont pas vivants... Bref, qui sont devenus à leur tour, malgré eux, des vampires.

Et là, Jean Rollin déploie tous les artifices pour faire du FRISSON DES VAMPIRES un film qui se démarque de ses autres longs métrages : utilisation de filtres rouges, aquarium contenant une tête de mort, fumigènes, tenues baba-cool et... la musique d'Acanthus, qui revient inlassablement. Mais l'originalité, et le fait que le film soit devenu culte dans plusieurs pays, tiennent sans aucun doute dans le choix des deux acteurs qui incarnent les cousins : Jacques Robiolles et Michel Delahaye.

En effet, leur interprétation de vampires hippies farfelus est un véritable tour de force. Leur prestation restera dans les annales du genre. On croit volontiers Jean Rollin quand, dans le commentaire, il nous dit que les deux acteurs ont improvisé leurs dialogues dans les deux scènes d'anthologie où ils ont une longue tirade. A savoir, celle du breakfast délirant où, assis face à une table, ils penchent la tête à tour de rôle pour se rapprocher de la caméra et déclamer leur texte ; et celle où ils devisent sur le christianisme et les religions païennes, livrant des théories toutes plus



fumeuses les unes que les autres. Le premier s'arrête au milieu d'une phrase tandis que le second prend le relais dans un jeu qu'apprécierait tout adepte des ligues d'improvisation. Oui, Robiolles (*) et Delahaye, qui firent une carrière intéressante, tournèrent avec Truffaut, Chabrol et Gédé (pour son cultissime L'AN 01 en 1973), crèvent littéralement l'écran. Ils cabotinent à outrance dans leurs costumes de dandies, en pantalons pattes d'éph et chemises à jabot, boucles d'oreilles et baguozes à faire pâlir une drag-queen. Ils vont jusqu'à s'incliner face au public après leurs tirades, comme au théâtre ! Ils sont tellement incroyables qu'ils éclipsent les autres personnages du film, Isolde exceptée.

Car n'oublions pas Isolde, la vampire lesbienne, interprétée par Dominique, dont on sait peu de choses sinon qu'elle joue aussi dans REQUIEM POUR UN VAMPIRE, tourné la même année. L'actrice est remarquable, non par la qualité de ses dialogues, mais par ses apparitions peu orthodoxes. On la voit sortant : d'une horloge, de derrière les rideaux du lit sur lequel Isle

LE FRISSON DES VAMPIRES



est alanguie, d'une cheminée. On la découvre même lévitant presque nue au-dessus d'un puits. A l'instar des cousins, Isolde arbore des tenues dignes de HAIR, avec quelques touches néanmoins personnelles comme les pointes métalliques fixées sur ses tétons. A côté de ce trio atypique, le reste du casting est évidemment un ton en-dessous. Dans le rôle d'Isle, on retrouve une habituée du cinéma bis : la belle Sandra Julien, qui sera plus utilisée, lors de sa très courte carrière (1970 à 1975), pour ses charmes que pour ses talents d'actrice, notamment par Max Pécas (JE SUIS UNE NYMPHOMANE en 1970, JE SUIS FRIGIDE... POURQUOI ? en 1972), Pierre Chevalier (LA MAISON DES FILLES PERDUES-1974) et Gilbert Roussel (LES FILLES DU GOLDEN SALOON-1975). Antoine, le jeune marié, est interprété par Jean-Marie Durand. On ne le

Extraits d'un entretien de Jean Rollin

réalisé par Jérôme Pottier le 12 avril 1999

Peut-on qualifier LE FRISSON DES VAMPIRES de comédie ?

Je ne sais pas comment on peut le définir. Je dirais que c'est une comédie sans gags, un film entièrement au second degré. A tel point que, par exemple, Jean-Jacques Renon avait décidé de transformer le château de Septmonts en énorme sucre d'orge (rires), pour ce faire il recouvrait les projecteurs de gélatine de couleur.



reverra pas en tant qu'acteur, mais il réalisera LES AVENTURES DE GUIDON FUTE en 1980. Il est même manager de production sur LES GRANGES BRULEES de Jean Chapot (1973) avec Delon et Signoret. Marie-Pierre Castel joue l'une des deux servantes, c'est une habituée des films de Rollin, au même titre que sa sœur jumelle, Catherine.

Enfin, pour en revenir aux deux cousins, Jacques Robiolles tournera beaucoup avec Jean-François Davy, notamment dans son cycle de comédies érotiques : BANANES MECANIQUES (1973), Q (1974) et PRENEZ LA QUEUE COMME TOUT LE MONDE (1973). Quant à Michel Delahaye, il jouait déjà dans LA VAMPIRE NUE, et jouera aussi dans le surprenant CHANGE PAS DE MAIN de Paul Vecchiali en 1975 (voir le dossier EXHIBITION(S) dans ce numéro).

LE FRISSON DES VAMPIRES a pu voir le jour, comme la plupart des films de Jean Rollin, grâce à un réseau de connaissances. André Samarcq, qui avait facilité la vente de LA VAMPIRE NUE à l'étranger, fit rencontrer Monique Natan au réalisateur. Madame Natan était la veuve d'Emile Natan, propriétaire des Films Modernes, compagnie qui avait produit des films comme MANEGES (Yves Allegret-1950) ou MICHEL STROGOFF (Carmine Gallone-1956). Monique Natan était désireuse de produire un film à son tour, qui ne soit ni un film en costumes, ni un film très coûteux, mais moderne, susceptible de plaire à un public jeune. Malgré une collaboration avec Alain Jessua pour le délirant JEU DE MASSACRE en 1967, elle ne trouve pas de projet qui

La photographie est superbe...

C'est un travail d'orfèvre qui est ici effectué, malgré notre petit budget, par Jean-Jacques Renon. Par exemple, chaque pièce dispose de sa propre dominante : L'une est jaune, l'autre rouge, une dernière est bleue. Pour l'anecdote, Jean-Jacques Renon est l'un des quatre porteurs de cercueil lors de l'introduction, c'est celui qui boite. D'ailleurs tous ces croque-morts sont des techniciens.

Dans ce film, on a l'impression que votre créativité n'a plus de limites...

C'est vrai que c'est un film un peu fou, dans certaines scènes les deux frères vampires déclament un texte complètement improvisé qui m'amuse beaucoup. J'ai aussi fait reconstituer un tableau de Magritte, Madame Récamier. Le tableau représente un divan Récamier sur lequel siège un cercueil, on retrouve cette composition dans le parc du donjon. Je voulais également reprendre un autre de ses tableaux ou un wagon sort d'une cheminée, mais nos petits moyens nous ont privé de cette scène.



lui convienne. André Sarmacq va lui montrer LA VAMPIRE NUE et la veuve, appréciant le film, va accepter de rencontrer le jeune metteur en scène. Dans les semaines qui suivront, Jean Rollin et Monique Natan trouveront un terrain d'entente, jusqu'à travailler ensemble sur le scénario de ce nouveau film. Ainsi naîtra LE FRISSON DES VAMPIRES, l'un des films de Rollin les plus aboutis, l'un des plus commerciaux également, bien que réalisé avec peu de moyens.

Les raisons de ce succès ont été expliquées : le choix du casting, la musique du groupe Acanthus (dont c'est la seule production), suggérée par Jean-Philippe Delamarre (encore un proche de Rollin), la très belle photo de Jean-Jacques Renon. On pourrait aussi rajouter le cadre du film, qui se déroule essentiellement dans le superbe château médiéval de Septmonts dans l'Aisne (où se déroule tous les étés un très bon festival rock). Le château en question va devenir en quelque sorte un acteur à part entière, une entité organique qui va se révéler notamment lors de la fameuse scène de la bibliothèque.

LE FRISSON DES VAMPIRES connaîtra un succès d'estime en France. Il sera exporté en Angleterre sous le titre SEX AND THE VAMPIRE, dans une version raccourcie de dix-huit minutes ! Pourtant la version exploitée en France n'est pas intégrale, il existe quelques scènes érotiques inédites qui nous sont proposées dans les suppléments, auxquelles il faut ajouter une scène sado-masochiste de torture à la pince coupante. Enthousiasmée par le succès du film,

Monique Natan souhaitera poursuivre sa collaboration avec Jean Rollin. Elle envisagera un film intitulé DOCTEUR VAMPIRE, avec Sandra Julien comme vedette. Mais avant que la moindre ligne ne soit écrite, Madame Natan mourra dans un accident de voiture et le projet sera abandonné. C'est donc REQUIEM POUR UN VAMPIRE qui suivra dans la filmographie du metteur en scène.

Philippe Chauvel & Jérôme Pottier

LE FRISSON DES VAMPIRES

Sex and the Vampire/The Shiver of the Vampires/Strange Things Happen at Night ; France - 1971 ; réalisation : Jean Rollin ; interprètes : Sandra Julien, Jean-Marie Durand, Jacques Robiolles, Michel Delahaye, Marie-Pierre Castel, Dominique, Kuelan Herce, Nicole Nancel

* : Anecdote amusante, Robiolles joua, en 1966, dans un épisode des 5 DERNIERES MINUTES intitulé LA ROSE DE FER, qui n'a rien à voir avec le film que réalisa Jean Rollin en 1973.





Le 25 juin 1975 est une date particulière dans l'histoire du cinéma français, puisqu'elle correspond à la sortie en salles du film-événement de Jean-François Davy : *EXHIBITION*.

Ce long métrage, tourné à la manière d'un documentaire, permet de voir les premières images hard projetées dans l'Hexagone de façon licite. Presque un an jour pour jour après la sortie d'*EMMANUELLE*, *EXHIBITION* va secouer le paysage audiovisuel français, provoquer un raz-de-marée du cinéma pornographique dans les salles d'exploitation, et mettre sous les projecteurs une jeune femme de 30 ans aux multiples facettes : Claudine Beccarie.

Quelques mois plus tôt, Jean-François Davy dresse un bilan plutôt mitigé de sa carrière. Cinéaste de talent (*L'ATTENTAT* en 1966, *TRAQUENARDS* en 1968, *LE SEUIL DU VIDE* en 1971), il réalise ensuite une comédie érotique, *BANANES MECANIQUES* (1972), suite à l'échec commercial du *SEUIL DU VIDE* (film au demeurant très intéressant). Devant le succès de ce film au titre parodique (un million d'entrées en salles), Davy poursuit sur sa lancée et tourne coup sur coup *PRENEZ LA QUEUE COMME TOUT LE MONDE* (1973) et *Q* (1974). C'est alors qu'il rencontre Paul Vecchiali par le biais de Noël Simsolo. Vecchiali est un cinéaste réputé, souhaitant sortir du conformisme en tournant un polar poli-



tique mettant en scène des bourgeois compromis dans des affaires de mœurs. Le film en question s'appelle *CHANGE PAS DEMAIN*, et comprend des scènes de sexe que Vecchiali veut montrer non simulées. Davy est séduit par le projet et accepte de le produire. Si Paul Vecchiali conserve le noyau dur de ses acteurs attirés, Davy est chargé de recruter les acteurs devant figurer dans les scènes de sexe explicite. C'est lors du casting qu'il va rencontrer Claudine Beccarie, et il va être très vite impressionné par ce personnage atypique. Jean-François Davy décide alors de suivre Claudine Beccarie durant le tournage de *CHANGE PAS DEMAIN* (titre interchangeable avec *CHANGE PAS DE MAIN*). Petit à petit se tourne donc un film dans le film. Cela commence par une interview d'une vingtaine de minutes, où l'actrice raconte sa vie. Elle se montre particulièrement volubile, faisant preuve de beaucoup de verve et d'humour. Elle a aussi un tempérament de meneuse, et une forte présence à l'écran. Au début, Davy ne sait pas vraiment où il va. Il pense faire un court-métrage, mais se retrouve au final avec



deux heures de rushes. Avec toute cette matière, le réalisateur a de quoi réaliser son reportage, sorte de « making of » avant la lettre du film de Vecchiali. Il en résultera deux documentaires : EXHIBITION (qui au départ devait s'appeler NOUS SOMMES TOUS DES VOYEURS), centré sur le personnage de Claudine Beccarie et LES PORNOCRATES, qui traite de l'activité du cinéma pornographique en France.

EXHIBITION peut être considéré comme du cinéma vérité. Les interviews de Jean-François Davy sont généralement spontanées, ce qui signifie que Claudine Beccarie ignore à l'avance les questions que lui pose le réalisateur. Le film alterne entre les confessions de l'actrice, qui s'exhibe autant moralement (elle se livre sans retenue, confiant qu'elle a connu le viol, la prison, les tentatives de suicide, la prostitution...) que physiquement. On voit tantôt Claudine avec sa mère (la conversation dérape d'ailleurs en règlement de comptes, mettant Davy mal à l'aise), tantôt sur un plateau en train d'organiser une scène de partouze. Claudine affirme sa bisexualité, improvise une scène de masturbation qui va durer près d'un quart d'heure, joue la castratrice avec un jeune homme intimidé, développe toute une série de théories sur la sexualité, etc...

Le résultat est inégal, forcément, mais les confessions de la hardeuse ne laissent pas indifférent. L'histoire de Claudine Beccarie la rapproche un peu d'une héroïne de Zola, si bien que Roger Fellous, chef opérateur sur le tournage, la surnommera « la Porteuse de Queues » ! Plus poétique, une autre personnalité dira à propos de l'actrice : « elle ouvre aussi joliment son cœur qu'elle écarte les cuisses ».

Cette phrase est peut-être à l'origine de l'affiche du film, demeurée célèbre, hommage détourné à L'ORIGINE DU MONDE de Gustave Courbet.

Concrètement, EXHIBITION a été tourné en quatre jours, pour un mois de montage. En six mois d'exploitation (du 25 juin au 31 décembre 1975), il a engendré 3,5 millions de spectateurs. On peut supposer que ces chiffres auraient largement été supérieurs sans l'instauration de la loi sur le X, votée en octobre 1975 et appliquée dès le 1er janvier 1976.

Le film a été sélectionné au Festival de Cannes, dans le cadre des Perspectives du Cinéma Français, où il d'ailleurs reçu un formidable accueil. Il a recueilli de bonnes critiques de la part de journalistes confirmés tel Robert Chazal et André Halimi. EXHIBITION a aussi connu les honneurs des Festivals de New-York et de Los Angeles. Il a ensuite été classé dans la catégorie Art et Essai, avant d'être le premier film à être classé X en France par la commission de censure. En 1983, grâce à l'intervention de Jack Lang, il sera « dés-X-é » et reclassé Art et Essai. Il connaîtra alors une nouvelle exploitation en salles dans une version remaniée. EXHIBITION se présente donc comme un film-document consacré à la personnalité de Claudine Beccarie. Mais plus qu'un témoignage, l'œuvre de Jean-François Davy se révèle être une remise en question des rapports de chacun avec la sexualité montrée à l'écran, notamment en matière de voyeurisme et d'exhibitionnisme. Enfin, comme le soulignait la revue ECRAN à l'époque : « EXHIBITION restera une tentative unique pour imposer le vrai cinéma pornographique ». L'année suivante, Jean-François Davy décide de faire un nouvel EXHIBITION, avec cette fois Sylvia Bourdon comme vedette. Francis Leroi a convaincu Davy de consacrer un reportage à la jeune femme, devenue elle aussi une grande vedette du porno, notamment suite au succès du SEXE QUI PARLE, de Frédéric Lansac. Au niveau du comportement, du caractère, Sylvia Bourdon est tout le contraire de Claudine

EXHIBITION(S)



Beccarie. Elle se présente comme une provocatrice, porte-parole du « sexe dans tous ses états », et prône le droit à la jouissance de la femme.

EXHIBITION 2 est donc un reportage, comme son prédécesseur, mais avec un contenu radicalement différent. Certaines scènes ont été tournées à Mykonos, où l'actrice se rendait souvent. Gravitant dans le milieu de l'exhibitionnisme mondain, Sylvia Bourdon met ses théories en pratique lors de soirées spéciales dans un appartement parisien. Au milieu de partouzeurs triés sur le volet, la jeune femme s'adonne à son passe-temps favori : le sado-masochisme. Ces séances sont des rites de domination, mettant en scène Jan Wilton, un écrivain hollandais. Ce fervent masochiste devient véritablement l'esclave de Sylvia Bourdon durant ces représentations.

Le résultat est d'un réalisme cru et peut mettre mal à l'aise. Jean-François Davy confie d'ailleurs qu'il a fait ce film dans la souffrance et a été tenté plusieurs fois de tout arrêter. En effet, à la vision des scènes violentes où Sylvia Bourdon fouette rageusement sa victime, on ne peut éviter de faire un rapprochement entre le SM et la torture et constater que la frontière entre les deux est parfois ténue. Mais la grande différence est

que, dans le SM, la victime est consentante. Il n'empêche que la vision du corps lacéré, flagellé de Jan Wilton marque les esprits.

EXHIBITION 2 fut totalement interdit d'exploitation et d'exportation par Françoise Giroud, alors secrétaire d'Etat à la Culture. Le film était considéré comme « une suite d'actes dégradants où la scatologie, le sadisme, l'apologie de la bestialité dépassent de très loin la pornographie ».

Interdit pour atteinte à la dignité humaine, le film pourra sortir deux ans plus tard, amputé de vingt bonnes minutes (essentiellement les scènes d'orgies). C'est cette version édulcorée qui nous est parvenue, la version intégrale du film étant devenue introuvable. Sylvia Bourdon, elle, arrêtera le Hard en 1977. Après avoir tenu une galerie d'art érotique, elle se reconvertira en fonctionnaire européenne pour travailler sur les problèmes monétaires. De son passé de hardeuse, elle dresse un tableau sans concessions, surtout à l'égard de ses partenaires et employeurs. Elle a réglé ses comptes dans un ouvrage intitulé L'AMOUR EST UNE FÊTE. Et dans la revue IMAGE ET SON, en 1977, elle confiait que ses collègues (hommes et femmes) étaient des gens tout à fait médiocres, inexistantes sur



le plan intellectuel. Et elle rajoutait : « je ne sais pas si j'ai vraiment rencontré un metteur en scène intelligent... »

Jean-François Davy a dû apprécier.

Trois ans plus tard, Davy réalise EXHIBITION 79, dans un double but : celui de se refaire une santé financière, et savoir ce qu'est devenue Claudine Beccarie.

Il retrouve l'actrice, qui a arrêté le porno et s'est retirée à la campagne. EXHIBITION 79 a été tourné en huit jours, et dresse le portrait d'une star déchue contrainte à se donner en spectacle dans des stripteases forains pour subvenir à ses besoins. Quelques acteurs de X viennent apporter leur témoignage, comme Richard Lemieuvre (plus connu sous le nom de Richard Allan). Le documentaire est un parfait exemple de télé réalité, tel que l'on pourra en voir plus tard avec STRIPEASE ou BAS LES MASQUES.

EXHIBITION 79 n'a pas marché en salles, peut-être parce que le documentaire ne comportait pas d'éléments scabreux ou de scènes de sexe explicite.

Cependant, le réalisateur souhaite toujours poursuivre son idée, qui consiste à consacrer un reportage à Claudine tous les quatre ans, comme un fil rouge qui jalonne son parcours de metteur en scène.

En 1983, un nouvel opus est donc envisagé. Jean-François Davy retrouve l'ancienne actrice dans un contexte sordide, d'une grande tristesse. Claudine vit misérablement avec ses deux enfants en bas âge. Il filme une journée, et lors des interviews Claudine Beccarie se montre contradictoire dans ses propos, allant jusqu'à nier avoir tourné dans des films pornos ! Davy jette l'éponge, il n'y aura pas d'EXHIBITION 83. Claudine Beccarie se reconvertit un moment en épicière, dans un petit village de la Sarthe. Puis, Jean-François Davy perd complètement sa trace. A ce jour, nul ne sait ce qu'elle est devenue...

Comme il est souligné plus haut, le travail effectué par Jean-François Davy durant le tournage de CHANGE PAS DE MAIN était tellement dense qu'il y avait suffisamment de pellicule pour l'élaboration de deux documentaires. Le premier fut donc EXHIBITION, et le

second LES PORNOCRATES. Ce dernier se présente comme un documentaire sur les coulisses du cinéma X, le recrutement des acteurs, le travail des agents et des exploitants, etc... Ce reportage existe en deux versions, l'une intitulée PLAINTES CONTRE X, d'une durée de 40 minutes, et expurgée de toute scène X ; et l'autre, LES PORNOCRATES, la version intégrale d'1 heure 23. Le meilleur moment de ce documentaire est sans aucun doute celui mettant en scène un couple assurant la post-synchronisation d'un film porno, aux côtés d'un Jean-François Davy hilare jouant les chefs d'orchestre, et d'un technicien derrière sa table de mixage plutôt blasé. Assurément, le spectacle n'est pas sur l'écran, mais en coulisses.

Claudine Beccarie fait évidemment partie du casting, et on la voit notamment deviser sur l'art de la fellation avec ses copines, mettant en pratique ses théories sur un Carmelo Petix ravi de l'aubaine (dans la version intégrale, cela va de soi).

Le dernier reportage réalisé par Davy à cette époque a pour titre PROSTITUTION, et il est sorti la même année que LES PORNOCRATES et EXHIBITION 2, en 1976. Même si Claudine Beccarie est cette fois absente de l'écran, elle a cependant aidé le metteur en scène en le mettant en rapport avec plusieurs prostituées qui accepteront de collaborer avec Davy, l'idée étant de parler de la sexualité marginale des femmes, et de comprendre la démarche de la sexualité monnayée.

Si Jean-François Davy n'avait pas rencontré Paul Vecchiali, ces cinq documentaires n'auraient certainement jamais vu le jour. C'est dire l'importance et l'impact qu'aura eu le film de Vecchiali sur la carrière de Davy.

Comment peut-on définir CHANGE PAS DEMAIN ? Paul Vecchiali parle d'un PPP (Porno/Polar/Politique), et Noël Simsolo d'un film « d'hard et d'essai ». Le point de départ de l'intrigue est un chantage exercé par les adversaires d'une femme politique ministrable (Madame Bourgeois, interprétée par Hélène Surgère).



Ce chantage se traduit par la possession de films (à l'époque tournés en Super 8) à caractère pornographique et dans lesquels figure son fils. Madame Bourgeois va donc engager une détective (Myriam Mézières, formidable actrice ayant notamment tourné pour Alain Tanner) afin de récupérer les bandes. L'enquête va permettre à la privée de remonter jusqu'à un réseau spécialisé dans le chantage politique et financier ainsi que dans le commerce, les films impliquant des personnalités (qui ont été enlevées puis droguées) ne servant pas seulement à exercer un chantage auprès des familles concernées, mais aussi à être vendus à une clientèle spécialisée. Il règne dans ce film une atmosphère des polars

années 50, une ambiance à la Raymond Chandler. Tous les rôles principaux ont été confiés à des femmes, et tous les seconds rôles à des acteurs très typés : Howard Vernon, Michel Delahaye et Jean-Christophe Bouvet, notamment. L'influence de la « Nouvelle Vague » est également présente, accompagnée de dialogues et de situations surréalistes, d'un jeu très théâtral, et d'une musique remarquable de Roland Duval, donnant au film une aura toute particulière.

On retrouve dans CHANGE PAS DEMAIN les qualités du cinéma de Paul Vecchiali :

une grande sensibilité pour les femmes, des ruptures de ton, un humour décalé, l'importance du masque social, et une sensibilité (voire une nostalgie) pour le spectacle de cabaret.

En dressant un tableau peu flatteur d'une bourgeoisie décadente, auquel vient se mêler d'anciens militaires membres de l'O.A.S., Paul Vecchiali se pose en cinéaste engagé sans être pour autant militant. CHANGE PAS DEMAIN reste le premier film hardcore français, d'une qualité indéniable qu'on ne retrouvera malheureusement pas ensuite dans la majeure partie des productions pornographiques.

Ironiquement, le succès qui lui était promis fut étouffé par le triomphe d'EXHIBITION...



EXHIBITION - France - 1975 ; réalisation : Jean-François Davy ; interprètes : Claudine Beccarie, Benoît Archenoul, Marie-Noëlle Louvet, Béatrice Harnois, Frédérique Barral , Michel Dauba, Ellen Coupey, Patrick Segalas, Mandarine

EXHIBITION 2 - France - 1976 ; réalisation : Jean-François Davy ; interprètes : Sylvia Bourdon, François Jouffa, André Bercoff, Jan Wilton, Jocelyne Clairis, Jacques Gateau

EXHIBITION 79 - France - 1979 ; réalisation : Jean-François Davy ; interprètes : Claudine Beccarie, Richard Lemieuvre, Catherine Greiner, Dominique Irissou, Marilyn Jess

LES PORNOCRATES - Plainte contre X (version soft) ; France - 1976 ; réalisation : Jean-François Davy ; interprètes : Benoît Archenoul, Frédérique Barral, Claudine Beccarie, Françoise Beccarie, Jean-Christophe Bouvet, Jacques Gateau, Béatrice Harnois

PROSTITUTION - France - 1976 ; réalisation : Jean-François Davy ; interprètes : Claude Janna, Jocelyne Clairis, Dominique Erlanger, Jacques Gateau, Suzy Varenne, Orlane Paquin

CHANGE PAS DE MAIN - Change pas demain/Don't change hands ; France - 1975 ; réalisation : Paul Vecchiali ; interprètes : Myriam Mézières, Hélène Surgère, Noël Simsolo, Nanette Corey, Jean-Christophe Bouvet, Michel Delahaye, Howard Vernon, Mona Mour, Claudine Beccarie

Philippe Chauvel



SCHOOL OF SURRENDER

Par Nassim Ben Allal

Depuis qu'il est installé en République Tchèque, Lloyd A. Simandl est toujours aussi prolifique même s'il gère également une société s'occupant d'accueillir de nombreux tournages américains, tous budgets confondus, en Europe centrale.

S'appuyant sur une main d'œuvre à la fois bon marché et très qualifiée, Simandl peut signer des films visuellement très aboutis et techniquement irréprochables.

Grand apôtre cinématographique de la traite des blanches agrémentée de nombreuses scènes saphiques en salle de bain, voici, en direct de Prague, un nouvel opus qui s'inscrit dans la directe lignée de ses autres films.

Enième épisode de la série des BOUND HEAT, films de femmes en prison (W.I.P, Women In Prison), ce SCHOOL OF SURRENDER ne déroge pas aux règles de l'érotisme soft, des punitions sévères et des tortures lights, inhérentes à ce type de production estampillée North American Pictures.

Une jeune femme initiée à l'art des geishas cache, dans les sous-sols de son respectable pensionnat de jeunes filles, un véritable entrepôt de candidates à la traite des blanches. Kidnappées un peu partout dans le monde ou envoyées de force par de terribles marâtres captatrices d'héritage, celles-ci subissent un véritable lavage de cerveau. Soumises à de vicieuses géollières, elles suivent une véritable formation qui fera d'elles de dociles prostituées d'inspiration nipponne.

Tout est dit dès les premières images: une jeune femme nue et effrayée, enchaînée dans une cellule humide, subit les attouchements de la directrice de l'établissement. Dès lors, nous partons pour plus d'une heure et demi de scènes du même acabit, rythmées régulièrement entre deux intermèdes dialogués soutenant une histoire-prétexte.

Et c'est tant mieux ! Après tout, l'amateur éclairé sait très bien quoi attendre d'un film de Simandl, surtout s'il s'agit d'un BOUND HEAT : des jeunes femmes dévêtues en veux-tu en voilà, un point c'est tout.

De ce côté-là, le bonhomme est généreux et offre une débauche de corps parfaits, nus et huilés dans tous les coins de l'écran, à tel point qu'il est parfois très compliqué de pouvoir tous

les contempler. Il est amusant de noter que les visages des figurantes nues n'est jamais filmé ce qui permet de les réutiliser dans presque tous les plans nécessitant une abondance de chair fraîche.

Cependant, et en dépit de tout son savoir faire, Simandl ne parvient à nous éviter un certain ennui poli devant une telle répétition et surtout une avalanche de clichés, à commencer par les séquences de bain qui tirent en longueur.

Le WIP vu par Simandl n'a jamais été extrême ou sophistiqué, il s'agit juste de jouer gentiment au méchant avec les codes d'un genre connu des spectateurs.

Malheureusement, la quasi absence d'histoire et le jeu approximatif des beautés tchèques - toutes mal post-synchronisées - nuisent rapidement au plaisir du visionnage. Ainsi, le cadrage évite le plus souvent de montrer la bouche des personnages qui dialoguent.

A cela s'ajoute une bande originale au thème martial obsédant, tirée d'un synthétiseur rescapé d'un jeu vidéo millésimé feu Amiga. Le tout additionné d'une bande son emplie de râles de plaisir et de cris de souffrance qui, loin de créer l'atmosphère attendue, nous pousse à supprimer le son.

De l'atmosphère, il en est encore question au sujet



SCHOOL OF SURRENDER



des décors : 95% du film est tourné en studio et cela se voit : les geôles situées en sous sol sentent bon le carton pâte et le contreplaqué, les chambres du pensionnat sont dénuées de fenêtres mais pourtant éclairées par une lumière qui se veut naturelle...

Les quelques minutes situées en extérieur provoquent un sentiment de déjà vu et pour cause : il s'agit de la façade de maison déjà utilisée pour BOUND CARGO. Plus inquiétant, ce décor naturel a également servi pour le PTERODACTYLES de Mark Lester, sur lequel Simandl officiait comme réalisateur de seconde équipe. Du coup, lors d'une escapade bucolique façon David Hamilton, on en vient à craindre pour la sécurité de jeunes femmes menacée par ces dinosaures ailés.

Mais revenons-en au film en lui-même.

S'il s'inscrit dans un genre en soi, SCHOOL OF SURRENDER ne dépasse jamais le stade de la note d'intention prometteuse et reste beaucoup trop frileux. Ici, nul débordement à la Jesus Franco. La lumière ainsi que la photographie en HD apportent une image beaucoup trop propre, absolument pas en adéquation avec le sujet abordé.

Ainsi, tortures et humiliations demeurent ultra-soft : la mollesse des coups de fouet rivalise avec l'intensité des décharges électriques, dignes des électrodes fitness du téléachat. L'expression faciale des comédiennes lorsque la douleur leur vrille prétendument le visage, en atteste à suffisance.

Bref, Simandl fabrique des films à destination des chaînes érotiques américaines du câble et de ce fait est strictement confiné à un cahier des charges bien précis. Jamais il ne pourra sombrer dans les débordements du glorieux bis européen.

Productions en demi-teintes, ses films sont le reflet d'un érotisme bon teint persuadé de s'encanailler.

Nassim Ben Allal

USA-République Tchèque-2005-Réalisation:Lloyd A. Simandl- Interprètes : Dogmar Vesna, Petra Slavik, Marie Vecek, Katerina Vranova.

DEUX FILMS ÉROTIQUES COREENS

COREENS

SEX PIA

Un policier intègre combat un gangster particulièrement féroce et responsable du meurtre de la petite amie du premier. A ce joyeux duo s'ajoutent des yakuzas violents et impitoyables. Dans tout cela, les personnages n'oublient pas le plus important : les femmes dont ils abusent volontiers sexuellement. SEX PIA est l'exemple

de produit avec lequel on ne sait pas à quoi s'attendre. Et pourtant, l'étude de la jaquette laisse présager un mixage entre le film érotique et le manga. Une inscription - de 18 ans finit par convaincre de la teneur du film. Il s'agit donc d'un film érotique coréen, toutes les audaces semblent permises ! Mais c'est sans compter l'extrême pudeur du cinéma oriental. Imaginez un film érotique sans voir les sexes ou les fessiers, seuls les seins sont vaguement esquissés. De même, les coïts sont filmés au niveau du nombril. Bref, rien n'est fait pour exciter la libido du spectateur tout les espoirs disparaissent dès les premières minutes ! En guise de générique, les acteurs sont présentés côte à côte, c'est-à-dire le vrai avec sa copie virtuelle. Initiative d'autant plus indispensable puisque les deux ne se ressemblent guère. Si le personnage animé est plutôt beau gosse et baraqué, l'authentique penche plus vers une pâle copie de Woddy Allen. Quitte à être un tantinet médisant, cela pénalise grandement la vision du film ! Certes, SEX PIA n'est pas équipé d'un budget colossal et c'est plutôt l'inverse qui s'est passé. Dès qu'il s'agit de mettre en images des plans jugés trop coûteux, le réalisateur fait appel à de l'animation ou à des images de synthèse.



Ces dernières sont d'autant plus insupportables qu'elles sont d'une rare laideur. A titre d'exemple, une poursuite en hélicoptère aligne sans vergogne une suite de cadrages foireux où le ridicule côtoie le n'importe quoi. La caméra virevolte dans tous les sens, passe à travers les bâtiments (vitres, murs) et conclut par un double crash absolument pas à l'échelle. Afin d'épicer le tout, SEX PIA ose quelques scènes d'action à grands renforts de pirouettes et autres coups de pied dans la mâchoire, le tout agrémenté de ralentis guère indispensables. Là aussi, dès qu'il s'agit de faire couler le sang, le dessin animé prend le dessus. Dès lors, SEX PIA a moins de complexe et insiste sur les éclats de sang. De même, la copine du policier est violée par le méchant de l'histoire (une espèce de brute avec une cicatrice sur le visage). Ce qui aurait pu donner une scène violente et malsaine, n'est finalement d'un coup d'épée dans l'eau. On ne voit que le visage de l'actrice grimaçant horriblement à chaque avancée du bassin du violeur. Une fois son forfait accompli, celui-ci exécute froidement sa victime (Et vlan ! On revient dans l'animation). Parmi ce fatras, on retient quand même une image presque poétique : une rose

éclôt puis éjacule ! Ecrit comme ça, cela fait un peu ridicule mais l'idée passe bien à l'écran. Au final, SEX PIA laisse parfois car visionner un film érotique prude a de quoi décontenancer l'amateur. Et pourtant, il se dégage un petit parfum bis de cette série Z sans le sou ratant presque toutes ses bonnes idées. Au terme des 80 minutes réglementaires, SEX PIA amuse plus qu'il n'intéresse et loupe en beauté son objectif. A noter que la musique du générique de fin pille (sans se soucier des droits d'auteur) un morceau des Guns 'N Roses.

???

Un employé de bureau passe ses journées à son travail où il enchaîne heure sur heure. Malheureusement pour lui, sa compagne se sent plus ou moins délaissée et fait appel aux services d'un gigolo. Découvrant le pot aux roses, il déambule de désœuvrement en rencontres sans lendemain.

Nouvelle incursion dans le cinéma érotique coréen où l'on n'apprend rien sur son origine. En effet, l'anglais est le grand oublié, la jaquette et le générique sont uniquement écrits en coréen. De même, l'absence de sous-titres anglais pénalise volontiers la compréhension générale de l'histoire, bien que celle-ci se cantonne à des coïts sans grande originalité. Néanmoins, ce film est plus torride que SEX PIA même si certaines attitudes gestuelles font sourire. Chacun connaît la forte emprise de la censure locale sur ce genre de productions mais peut-être pas cette terrible négation de tout système pileux des organes sexuels. Cela est tellement ridicule que lorsque monsieur retire la culotte de madame, celle-ci prend bien gare à mettre sa main sur le pubis. Pour monsieur, c'est le même tarif avec les mains masquant le service 3 pièces ! Si cela passe encore, le comble du ridicule est atteint lorsque les personnages doivent changer de position. Là, nous admirons un terrible travail de contorsionnistes. On souffre pour ces pauvres acteurs obligés de faire des pirouettes indispensables. Malgré tout, nos valeureux athlètes parviennent à copuler dans les règles de l'art sans, c'est bien dommage, l'ombre d'une esquisse ou d'une pointe de perversion. C'est très soft et digne



d'un mauvais téléfilm de seconde partie de soirée. Amateur de cinéma entreprenant, novateur voire osé, passez votre chemin ! Côté scénario, pas de surcharge philosophique. En gros, entre deux scènes de baise, on suit quelques personnages à la recherche de leur prochaine étreinte humide. En ce qui concerne les acteurs, les mecs sont plutôt laids. Leurs comparses féminines sont nettement plus désirables grâce à des courbes plus généreuses et attirantes. Elles donnent pas mal de leur personne et se montrent au final assez convaincantes les jambes écartées. Comme cela a l'air de coutume dans la série Z coréenne, cette nouvelle production pille de nouveau quelques hits musicaux sans contrepartie financière. On repère un morceau des Beatles et celui de Huey Lewis avec son fameux Power of love, notamment entendu dans RETOUR VERS LE FUTUR ! Si cela apparaît anachronique, on se demande ce qui se passe dans la tête des producteurs... Et que dire de la mise en scène ? Peu de choses, hélas ! Entre les ralents dignes du pire des épisodes de la (trop) longue série Alerte à Malibu et les mouvements en caméra épaupe foireux, le pauvre spectateur tente tant bien que mal de tenir jusqu'au terme. Même avec la dernière séquence, censée être le paroxysme du spectacle, nous restons sur notre faim. Après ceci, que faut-il retenir d'un tel film ? Pas grand-chose si ce n'est son aspect curiosité exotique à base de belles plantes asiatiques, pur fantasme occidental. Pour le reste... on passe poliment son chemin.

Jean-Sébastien Gaboury

25^e anniversaire **BIFFF 2007**

25^e Festival International du Film Fantastique de Bruxelles

TOUR & TAXIS

NOVA - MUSÉE DU CINÉMA

AVRIL 5-17

La 25^e édition du Festival International du Film Fantastique de Bruxelles prendra ses quartiers à Tour & Taxis, du 5 au 17 avril 2007.

Le public, du curieux à l'amateur éclairé, pourra y découvrir un festival nouvelle formule, plus resserré (13 jours au lieu de 16 précédemment), plus spacieux (près de 4000 m², soit plus du double de l'Auditorium du Passage 44) mais, surtout, plus festif et éclectique que jamais.

Une salle de cinéma de 1200 places (contre 890 au Passage 44) sera spécialement construite pour l'occasion. Cette salle jouira d'un écran d'une dimension de 8m sur 18m et sera équipée en Dolby SR. Elle pourra accueillir les projections en 16mm, 35mm et Beta. Toutes les conditions seront donc réunies pour y savourer le meilleur du cinéma de genre, du blockbuster le plus attendu à la rareté, invisible n'importe où ailleurs qu'au BIFFF.

... et **Sueurs Froides** sera présent pour couvrir l'événement. Pendant le festival, notre équipe sera sur place pour vous parler en primeur de ces pépites tant attendues.

Toute l'actualité du BIFFF, c'est sur www.sinart.asso.fr que ça se passe

SUEURS FROIDES PDF N'EST PLUS...

VIVE SUEURS FROIDES WEBZINE !

